Comité régional d'histoire de la sécurité sociale
Occitanie
Pyrénées Méditerranée

LETTRE d'information

n°38
Juin 2025

Georges Sorel ou le solidarisme vu d'en face (2e partie)

Cette Lettre est la suite de l'étude d'Albert Anouilh sur Georges Sorel (1e partie in *Lettre d'information* n° 37, mars 2025).

Albert Anouilh a complété son texte par un avant-propos « Sorel, trop connu, mal connu, inconnu » mais qui reste dans l'histoire sociale comme un phare avertissant les navigateurs. L'auteur contextualise les *Réflexions sur la violence* publiées par Sorel en 1908. Face à une industrialisation rapide et à des conflits sociaux, le solidarisme apparaît comme une réponse soutenue par les élites pour renforcer la cohésion sociale, la République, se construisant autour de l'école, la caserne, l'asile et la prison. À l'opposé, Sorel voit dans la lutte des classes un impératif moral pour l'élite des travailleurs.

Dans la partie intitulée « L'atelier de la discorde », Albert Anouilh analyse les « Réflexions » qui oscillent entre traditionalisme et révolution, tout en étant marquées par une fascination pour une violence idéaliste, sans haine ni esprit de vengeance. Est évoqué le mouvement ouvrier français, avec ses diverses tendances politiques et syndicales, notamment la CGT aux principes d'action directe ainsi que le rôle pédagogique des Bourses du travail.

La pensée de Sorel, malgré ses ambiguïtés, invite à réfléchir sur la violence comme un devoir moral dans la lutte pour l'émancipation du prolétariat. Le texte de la partie « Violence et déontologie », montre que Sorel oppose deux figures emblématiques : Clémenceau, par sa brutalisation, stimule la lutte des classes, alors que Jaurès, symbole du pacte social, cherche à apaiser les tensions par des avantages sociaux, ce qui pour Sorel affaiblit la combativité ouvrière. La grève générale devient un mythe fondateur qui doit mobiliser l'élite syndicale dans une action collective héroïque.

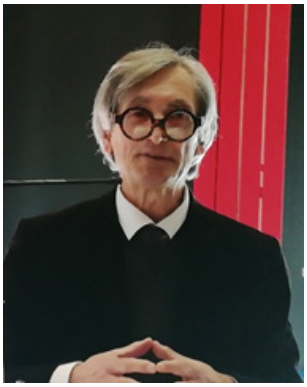
Dans la dernière partie « Sorel en procès », Albert Anouilh explore cet auteur dont la réflexion sur le mythe, la violence et la révolution a suscité de nombreux débats : critiques de Paul-Louis Landsberg qui voit dans le mythe sorélien un imaginaire irrationnel remplaçant la vérité ; influence sur des mouvements non-conformistes des années 1930. Le texte compare aussi Sorel à d'autres penseurs tel Frantz Fanon qui, en 1961, dans « *Les Damnés de la terre* », partage une vision de la violence comme moyen de libération face à la colonisation.

Enfin, l'auteur souligne que, malgré ses imperfections, l'œuvre de Sorel reste une réflexion profonde sur la violence, la justice et la mobilisation des faibles contre les puissants. La recherche moderne a permis de nuancer l'image de Sorel, révélant la richesse et la complexité de sa pensée, ce à quoi contribue l'importante étude d'Albert Anouilh.

Michel Lages

Président du Comité régional d'histoire
de la Sécurité sociale
Occitanie-Pyrénées-Méditerranée

SOREL, TROP CONNU, MAL CONNU, INCONNU



Il est, dans le flux de l'histoire sociale, des signes de contradiction, qui sont comme des amers semés au bord des océans; des monuments isolés dont le message ne s'éteint pas, et continue d'avertir les navigateurs. Georges Sorel (1847-1922) en est un.

Au solidarisme unanimiste et radical, syncrétisme de conceptions multiples orientées vers la « paix sociale », ce « serviteur sincère du prolétariat » oppose, au nom des siens, un rejet absolu, sans compromis. Le choix d'un titre, *Réflexions sur la violence*, lu comme une apologie de la violence aveugle, a longtemps volatilisé l'auteur dans une légende sulfureuse. À partir des années 80, le lancement des études soréliennes a révélé l'ampleur d'une œuvre encyclopédique, en prise avec la pensée européenne, dont la dimension épistémologique est essentielle sinon première.

Dans une phase d'industrialisation violente et de conflits sociaux, comment gérer, en France, l'héritage des Révolutions et de la Commune dont les grèves perpétuent le recommencement ? Le solidarisme est alors une hypothèse parmi d'autres. L'apparition d'une classe ouvrière perçue comme dangereuse accentuait la dualisation sociale, la division des Maîtres et des esclaves. Le rapport de force serait-il la base des rapports sociaux ? Le solidarisme se veut force de proposition universelle et diversifiée, qu'il s'agisse d'assistance publique, d'instruction, de santé publique ou de prisons. Cette « nébuleuse réformatrice » mobilise sur le terrain une élite universitaire, administrative et judiciaire. Le monde académique lui est acquis. Ancienne noblesse reconvertie et haute bourgeoisie alliées dans l'industrie et la banque, favorisent un mouvement qui désamorce la guerre sociale.

La République est un quadrilatère défini par l'école, la caserne, l'asile et la prison. Elle promeut l'instruction, le devoir, le travail, le mérite. L'école et la caserne sont, en théorie, la fabrique du citoyen et le creuset de la Nation. Mais la République est troublée par la « question sociale », la situation du salariat, la lutte des classes, les grèves, mouvements de masse qui mêlent travailleurs, femmes et enfants, que l'armée doit mater, fût-ce au prix du sang. S'identifiant au Parlement qu'elle sacralise, la République est hésitante sur le rôle de l'État.

Les conservateurs libéraux, croyants de l'« économie politique » – expression de la loi naturelle –, intransigeants sur le dogme de la libre entreprise, n'admettent qu'un État répressif, ennemi de l'impôt. Les capitaines d'industrie, fidèles héritiers de Saint-Simon, adeptes du « pouvoir d'organisation », jugent l'État inefficace, parasitaire et coûteux. Les fils spirituels de Proudhon, les anarchistes, recherchent, hors de l'État-tyran, et contre lui, un ordre social alternatif, fondé sur la Production, c'est-à-dire un continuum entre le travail, la famille – avenir de la société –, l'échange et la coopération, dans un cadre de proximité. Les socialistes d'obédience jaurésienne entendent renforcer l'État garant de la « paix sociale », car dépositaire de l'« arbitrage ». Voix officielle du solidarisme, Léon Bourgeois réduit l'État à une fonction instrumentale facilitant le déploiement des processus sociaux de coopération, de développement et de survie que la science constate à tous les niveaux de la Nature.

Autre est le point de vue de Sorel. La lutte des classes lui paraît un acquis majeur, scientifique et expérimental, du marxisme, et l'impératif moral de l'élite des travailleurs, fers de lance des syndicats et chevaliers errants de l'idéal ouvrier. L'anarcho-syndicalisme de Sorel justifie son rejet métaphysique de l'Un (conformément à l'étymologie), qu'il s'agisse du principe divin ou de l'État, et sa conception du syndicat comme organe historique d'une conscience non avilie par la culture bourgeoise, et avènement de la diversité et des libertés locales : culte du travail bien fait, valeur de la famille et respect du lien conjugal, pauvreté en tant que privation du nécessaire, dignité humaine, intégration économique et sociale, promotion du régionalisme, des voisinages et des circuits courts.

La force n'est que la violence du fort. La violence, force du faible, commence avec la grève, guerre de l'ouvrier, cristallisée dans le mythe de la grève générale, noyau cognitif et culturel du prolétariat. L'histoire du solidarisme ne peut mieux s'éprouver qu'affrontée à cette forme d'antisolidarisme massive, systématique, scientifique et passionnée.

Albert ANOUILH[1]

Ce texte est illustré par des couvertures d'ouvrages cités par l'auteur disponibles sur le site internet gallica.bnf.fr de la Bibliothèque nationale de France.

1. Voir biographie d'Albert Anouilh in Lettre d'information n° 37, p. 2.

GEORGES SOREL
OU LE SOLIDARISME VU D'EN FACE

IV. L'ATELIER DE LA DISCORDE

Les *Réflexions sur la violence* recueillent une série d'articles parus entre le 15 janvier et le 15 juin 1906, dans *Le Mouvement socialiste*, revue bimensuelle internationale, aux signatures prestigieuses (Marcel Mauss, Jaurès, Rosa Luxembourg, Péguy…) dirigée par un jeune publiciste, Hubert Lagardelle (1874-1958), que la notice nécrologique du *Monde* présente, avec Georges Sorel et Edouard Berth, comme un théoricien de l'anarcho-syndicalisme. L'ascendant de Sorel s'exerçait sur des générations plus jeunes. À soixante-cinq ans, l'audience de Sorel ne dépasse pas les cercles brillants, mais étroits, des revues savantes et du syndicalisme. Il accédera, tardivement, par ses articles et l'ouvrage qui les rassemble, à la plus ambiguë des célébrités.

Hubert Lagardelle (1874-1958) est représentatif de l'errance idéologique qui a caractérisé la crise des années trente et brouillé les parcours entre l'extrême gauche et l'extrême droite. Né près de Toulouse, fils d'un exploitant agricole, Hubert Lagardelle fait des études de droit à Toulouse, milite à gauche, proche de Guesde, de Jaurès, de la CGT ; fonde *Le Mouvement socialiste (*1898-1914*).* Entre les deux guerres*,* il se rallie à la droite corporatiste, rejoint en 1926 le *Faisceau* de Georges Valois et s'intéresse au fascisme mussolinien ; c'est à ce titre qu'il est appelé au Palais Farnèse comme conseiller de l'ambassadeur Henri de Jouvenel (1932-1937) ; revenu sur ses terres toulousaines, Lagardelle devient un ardent militant de la cause régionaliste, adhère au corporatisme, à la révolution nationale. D'avril 1942 à novembre 1943 il exerce les fonctions de ministre du Travail dans le ministère Laval, chargé de mettre en œuvre la Charte du travail et le service du travail obligatoire ; accusé de manquer de zèle et d'incliner à la lutte des classes, il est contraint de démissionner. Arrêté à son domicile parisien en 1944, il comparaît en 1946 devant la Haute Cour qui le condamne aux travaux forcés à perpétuité, à la dégradation nationale et à la confiscation des biens. Il fait l'objet d'une remise de peine en 1949. Publiciste et directeur de revues compétent, il laisse un manuscrit inachevé *: Georges Sorel, un bourgeois révolutionnaire et son époque.*

Discordantes, les *Réflexions* le sont à plus d'un titre. Leur contenu cadre mal, au premier abord, avec l'allure extérieure de l'auteur, un bourgeois rentier et décoré, de mœurs régulières, studieux et casanier. On s'interroge sur ce « transfuge de classe », plus proche de la catégorie dominante des ingénieurs et des intellectuels que des militants ouvriers dont il ne partage pas la condition, qu'il ne semble connaître que par ouï-dire. Les désignations de bourgeois révolutionnaire ou de révolutionnaire conservateur[2] jettent un doute sur l'authenticité de l'auteur et la cohérence de l'œuvre. Pourtant, Sorel a fait l'objet de trois thèses de son vivant (1913-1914), de deux thèses dans les trois années qui ont suivi sa mort.

Il est une discordance interne aux *Réflexions* **:** une oscillation quasi constante entre traditionalisme et révolution, caractéristique des écrits de Péguy (1903), réaction contre la bourgeoisie qui a détruit, avec la monarchie, l'héritage des mœurs françaises qui faisaient seules la force et la richesse du peuple.

L'embarras est perceptible dans le commentaire de Goriely qui a pourtant dégagé l'œuvre de ses liens supposés avec le fascisme. La condamnation est sans appel sous la plume de Raymond Aron, qui écrit à Londres, dans *La France libre* (avril 1941) un article intitulé « Le romantisme de la violence » :

> « Sorel, petit bourgeois étranger au métier des armes aussi bien qu'à l'authentique vie ouvrière, rêve d'une violence qui serait aussi peu sanglante que possible. À la manière de tous les romantiques, il idéalise la violence, il la veut "sans haine et sans esprit de vengeance", il l'imagine sur le modèle des combats chevaleresques. Il souhaite conférer aux conflits sociaux "un caractère de pure lutte, semblable à celui des armées en campagne". »

L'auteur rapproche Sorel et Mussolini selon la célèbre antithèse de Péguy opposant mystique de la violence et politique de la violence, cette dernière étant le dégradé de la première. Il rapporte, sans donner la référence, la phrase de Mussolini[3] : « C'est à Sorel que je dois le plus, pour moi l'essentiel était : agir », phrase tirée d'un entretien accordé au quotidien espagnol *ABC* en 1922, lorsque le futur Duce se cherchait une généalogie intellectuelle et annexait à son tableau d'honneur celui qu'il qualifiait en 1910 d'« esprit bourgeois », de « pensionné de l'État », de « décoré », de « ver de bibliothèque », de « jésuite perfectionné », de « clown faisant des sauts périlleux » ! En 1912, Mussolini le juge « liquidé » !

2. Freund Michael, Sorel Georges. *Der revolutionäre Konservatismus,* Francfort-sur-le Main, Klostermann, 1932. 2e éd. augmentée, 1972.
3. Sur le « fascisme » de Sorel, *cf.* J. Julliard : « Sur un fascisme imaginaire », *Annales* ESC**,** n° 4, juillet-août 1984, pp. 849-859.

Goriely conclut en sens inverse :

> « Que par bien des côtés, les *Réflexions* nous annoncent le fascisme c'est certain, mais comme une mise en garde contre lui. »

La lentille de l'anachronisme joue son rôle déformant. Faut-il rappeler que les *Réflexions* sont datées : 1908, et que la marche sur Rome a lieu en 1922 ? Que leur date de parution correspondait à un reflux du mouvement ouvrier, au déclin des grèves mâtées par la force ? Que la représentation ouvrière connaît une phase critique, qu'elle se sait vaincue ?

A. Un légitimisme ouvrier ?

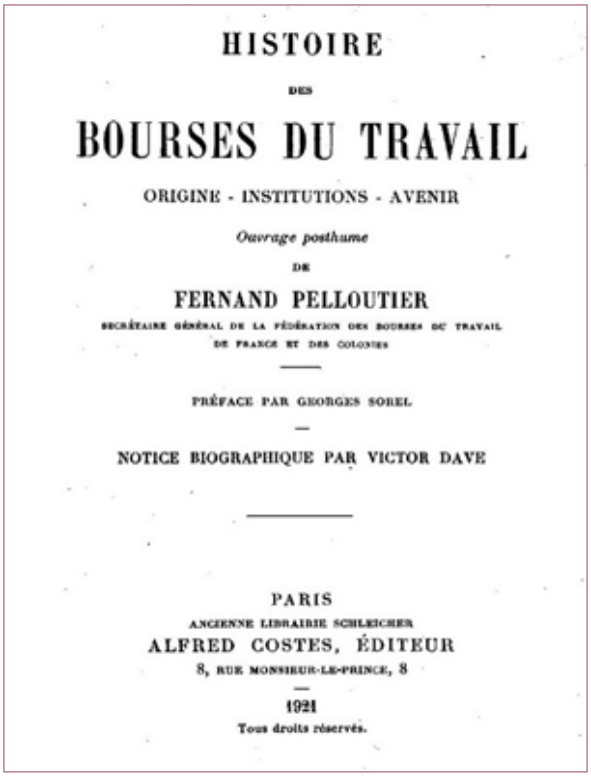
Qui pouvait légitimement représenter la classe ouvrière ? Les partis politiques ? Les syndicats ? Deux types d'émancipation se disputaient la légitimité ouvrière : un front électoraliste, un front syndical.

Depuis les années 1890, la classe ouvrière est en quête d'identité et de représentation politique. Sorel découvre un mouvement syndical en crise ; d'un côté, un essai de conquête politique par la voie parlementaire, de l'autre un idéal politique ouvriériste *stricto sensu*, représenté par lui-même. Au plan électoral, cinq partis se réclament de la classe ouvrière :

1) le parti socialiste révolutionnaire d'Édouard Vaillant (1840-1915), d'obédience blanquiste ;
2) le parti ouvrier français de Jules Guesde (1845-1922), professant un marxisme orthodoxe révolutionnaire, hostile à la grève générale ;
3) la fédération des travailleurs socialistes de France de Paul Brousse (1844-1912) organisateur du socialisme méridional dont les membres sont qualifiés de « possibilistes », c'est-à-dire attentifs à investir tous les niveaux accessibles de pouvoir et d'influence au niveau local (municipalisme) ;
4) le parti socialiste révolutionnaire de Jean Allemane (1843-1935) de tendance anarchiste, partisan de la grève générale et de l'action directe, d'une certaine autogestion proudhonienne ;
5) le parti socialiste français de Jaurès (1859-1914), ouvertement républicain, parlementaire et réformiste.

Vaillant, Guesde et Allemane furent des communards actifs, poursuivis de ce chef, réduits à l'exil (Vaillant, Guesde) ou déportés au bagne (Allemane), amnistiés en 1880. Brousse, publiciste prévenu de délit de presse, s'est exilé pour échapper aux poursuites. Vaillant, Guesde, Allemane sont marxistes, soit ayant fréquenté Marx (Vaillant, Guesde) soit par étude personnelle en autodidacte (Allemane). Tous sont des intellectuels issus de la bonne bourgeoisie, sauf Allemane, fils d'un paysan pyrénéen du Comminges. Vaillant et Brousse appartiennent aux professions médicales. Jaurès et Brousse sont partisans de la réforme par voie parlementaire. Vaillant et Guesde sont réfractaires à tout compromis bourgeois. Allemane, parlementaire par pragmatisme, n'a jamais renié son fond anarchiste, anticlérical, libre-penseur. La grève générale est un diviseur supplémentaire, défendue par Allemane, combattue par Guesde, discutée par tous.

Le syndicalisme Français se structure sur un mode binaire : au niveau local, horizontal, par réseaux d'ouvriers, les Bourses du Travail ; sur le plan national, vertical, par filières professionnelles, la CGT.



HISTOIRE

DES

BOURSES DU TRAVAIL

ORIGINE - INSTITUTIONS - AVENIR

Ouvrage posthume

DE

FERNAND PELLOUTIER

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA FÉDÉRATION DES BOURSES DU TRAVAIL DE FRANCE ET DES COLONIES

PRÉFACE PAR GEORGES SOREL

NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR VICTOR DAVE

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE SCHLEICHER

ALFRED COSTES, ÉDITEUR

8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

1921

Tous droits réservés.

La régulation du marché du travail était un enjeu de pouvoir majeur dont le patronat tentait de s'assurer le monopole au moyen des bureaux de placement, instruments de contrôle de la main-d'œuvre. Finalement, les syndicats imposèrent leur propre organisation. En 1875, les ouvriers parisiens réclamaient par voie de pétition un local clos et couvert où s'abriter, le matin, en attendant l'embauche. La loi de 1884 sur les syndicats incita le conseil municipal de Paris à construire la première Bourse du travail (1892), exemple rapidement suivi, notamment dans le Midi : Béziers, Montpellier, Sète, Saint-Étienne, Nîmes, Toulouse, Bordeaux, Toulon, Cholet… Le mouvement s'étendit rapidement. De 1893 à 1906, le nombre de Bourses du Travail passe de 37 à 135. La fédération du réseau des Bourses et leur organisation interne sont l'œuvre d'un militant d'exception, Fernand Pelloutier (1867-1901), anarchiste pragmatique, décrit par Dolléans[4] comme ayant du mouvement ouvrier « une conception complexe, éducatrice autant que constructrice », une « personnalité rayonnante » dont Emile Pouget, Paul Delesalle, Pierre

4. Dolléans E., *Histoire du mouvement ouvrier,* Vol. 2, Paris, Armand Colin, 1946, p. 51.

Monatte, Edmond Jouhaux reconnaîtront avoir subi l'ascendant. Sorel écrit de Pelloutier :

> « Les historiens verront un jour dans cette entrée des anarchistes dans les syndicats, l'un des plus grands événements qui se soient produits de notre temps ; et alors le nom de mon pauvre ami Fernand Pelloutier sera connu comme il mérite de l'être. »

L'idéologie anarchiste, dérivée de Proudhon, donnait mission au syndicalisme d'éliminer toute violence sociale à l'intérieur d'une société sans classe constituée d'une fédération de producteurs, d'exclure la tyrannie de la centralisation au profit du régionalisme, et de réduire les fonctions de l'État à de simples fonctions administratives.

Pelloutier voulait faire des Bourses des écoles d'économie sociale et considérait que l'affranchissement prolétarien dépendait de l'effort de tous. Il avait organisé leur fonctionnement en services :

1) le service de mutualité, mission première, comportant les fonctions de placement proprement dites, le service du *viaticum* ou secours de voyage enregistré sur un livret permettant à son titulaire de se déplacer pour motif de recherche d'emploi sans être suspect de vagabondage ; les secours contre les accidents du travail. Ce dernier service fournissait aux victimes une assistance médicale et juridique permettant de défendre leurs droits face aux compagnies d'assurances qui assuraient depuis 1894 la responsabilité patronale ;
2) le service de l'enseignement, chargé de promouvoir la culture ouvrière par des bibliothèques de prêt, des cours techniques et professionnels, et d'enseignement général. Les Bourses accueillirent, pendant un temps, des universités populaires. On retrouvait dans les bibliothèques des œuvres de Darwin, Marx, Guesde, Kropotkine, Sorel, Lamennais, Zola, Volney, Rousseau, Spencer… ;
3) le service de la propagande était chargé de la presse syndicale, de l'élection des conseillers prud'hommes ouvriers, de leur formation et de leur surveillance ;
4) le service de résistance, qui reconduisait un terme rappelant l'organisation ouvrière clandestine à l'époque impériale, s'occupait de l'organisation des grèves, du financement des caisses de grèves et des *soupes communistes*. Pelloutier préconisait l'organisation rationnelle des grèves.

Résistant à l'ingérence de pouvoirs publics, au « subventionnisme » municipal, les Bourses du Travail étaient conçues comme la base logistique des luttes syndicales, dont le réseau couvrait le territoire, un appui aux grèves et à la grève générale. À la différence du bulletin de vote et des promesses électorales, elles réalisaient des œuvres concrètes, tangibles ; leur institution était par elle-même une action, une déclaration de guerre à la société bourgeoise, un instrument pragmatique de guerre sociale et de formation culturelle et politique du prolétariat.

> « Apprendre au prolétariat à vouloir, l'instruire par l'action et lui révéler ses propres capacités, voilà tout le secret de l'éducation socialiste du peuple. »

Elles préfiguraient l'union des producteurs, à l'échelon local, dans un réseau concret de relations.

> « Dans le plus grand nombre de cas, les ouvriers d'une même ville ont plus d'intérêts communs que les ouvriers d'une même profession habitant des villes éloignées. […] On peut dire que dans toute localité où le socialisme a pris de l'extension, il existe une commune ouvrière en voie de formation. »

Les Bourses du travail sont les bases avancées de la révolution sociale et le soutien logistique de son fer de lance : le syndicalisme confédéré, conduit par Victor Griffuelhes (1874-1922). L'opposition profonde qui existe entre Pelloutier et Griffuelhes se ramène à deux traits essentiels. Tout d'abord, en même temps qu'un organisateur, Pelloutier est un théoricien : il applique une conception du mouvement ouvrier qui s'est fondée en lui pendant sa retraite de 1890 à 1892. Victor Griffuelhes, comme il l'écrira lui-même, est « un ouvrier ayant puisé dans une existence fort difficile, dans des privations multiples » la source première de ses croyances syndicalistes. »[5] Griffuelhes, blanquiste, est un tacticien des grèves, au coup d'œil sûr. Il possède les vertus d'un chef, il voit vite et décide.

B. La CGT et la grève générale

Lors de sa fondation, en 1895, au congrès de Limoges, la Confédération générale du travail (CGT) n'est qu'une mosaïque de syndicats soulevés par un romantisme révolutionnaire qui substituait aux fusils, barricades, assauts de Blanqui, les bras croisés, la grève générale. Mais elle affirme quelques principes qu'elle ne cessera de marteler : autonomie syndicale, rupture avec les partis, l'État, les municipalités ; rejet du réformisme ; dépassement du mutualisme bienpensant dans lequel on prétend l'enfermer ; lutte des classes.

Au congrès d'Amiens (8 au 14 octobre 1906), Griffuelhes ostracise le parlementarisme séducteur des Guesde, Jaurès, Vaillant, et le réformisme de Keufer. La lutte des classes ne se fait pas au Parlement mais dans les ateliers. Il devine et déjoue les manœuvres de Waldeck-Rousseau et Millerand, dénonce leur « socialisme corrupteur » . La légende veut que Griffuelhes et son éminence grise Émile Pouget, aient griffonné, sur un coin de table de bistrot, la motion qui devint *La Charte d'Amiens.*

5. E. Dolléans, *op. cit.*, p. 119.

La Charte et les *Réflexions* partagent les mêmes termes fondamentaux : syndicat, action directe, grève générale, résistance ouvrière et intellectuelle à la culture bourgeoise.

Une même attente pathétique, une veille héroïque, une espérance quasi-religieuse soulèvent les pratiquants de la Charte d'Amiens et l'auteur des *Réflexions*.

Le syndicalisme d'action directe assure la coordination de l'action revendicatrice quotidienne. Pour réaliser l'émancipation intégrale du prolétariat dont l'expropriation capitaliste est la condition s*ine qua non*, il déclenche la grève générale. Le syndicat, œuvre de résistance, est appelé à devenir un agent de production et de répartition, base de l'organisation sociale à venir. Le syndicalisme est une révolte contre toutes les formes d'oppression matérielles et morales bourgeoises. L'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes.

L'idée de grève générale[6] n'a jamais été admise par tous, et, même validée collectivement, reste un objet de controverse. Elle est une alternative au fusil qui amène à l'effusion de sang, et au bulletin de vote, symbole des promesses creuses et du mensonge politique. La grève générale est pacifiste, légaliste, communautaire. Les longues grèves et la multitude des grèves courtes, révélatrices de la force et de la combativité ouvrières, lui donnent une apparence de plausibilité. Les exemples internationaux jouent en sa faveur, tels le succès des grèves belges décidées en 1893 en faveur du suffrage universel. Enfin l'idée, sinon la pratique peut se prévaloir d'une longue histoire : avant la Révolution, un écrivain et futur babouviste, Sylvain Maréchal, y voit le moyen de l'appropriation collective des terres. Un Mirabeau pressent la puissance d'un arrêt massif du travail. Elle est envisagée par le mouvement chartiste anglais (1832). Unitaire et massive, elle apparaît plus efficace que la dissémination locale des grèves courtes, épuisantes et stériles dénoncées par Proudhon. Avant de figurer au nombre des moyens d'action de la *Charte d'Amiens,* elle fait l'objet d'une motion votée par le 5e Congrès corporatif national de Marseille (19-23 septembre 1892), qui la définit comme « la suspension universelle simultanée de la force productive dans tous les métiers ».

Pelloutier s'est fait avec Henri Girard et Aristide Briand l'ardent propagandiste de la grève générale qui doit être révolutionnaire sans être politique. Elle est surdéterminée par la lutte des classes et l'action des seuls prolétaires en leur atelier, à l'exclusion de tous les mécanismes de la démocratie représentative, et même contre elle. Non un coup de force politique, mais un coup de force économique, une rupture instauratrice de rapports économiques nouveaux, exempts de domination, pacifiques, conformes au schéma d'une société de producteurs, telle qu'imaginée par Saint-Simon et Proudhon. La structure de la grève générale neutralise par son extension géographique, sa généralisation à toutes les activités, sa dissémination. Il décrit les modalités du passage de la révolution économique à la révolution politique.

> « La grève générale devant être une révolution de partout et de nulle part, la prise de possession des instruments de production devant s'y opérer par quartier, par rue, par maison, pour ainsi dire, plus de constitution possible d'un "gouvernement insurrectionnel", d'une "dictature prolétarienne" ; plus de "foyer" à l'émeute, plus de "centre" à la résistance ; l'association libre de chaque groupe de boulangers, de chaque groupe de serruriers ; en un mot, la production libre. »[7]

L'aspiration à la liberté est essentielle dans la compréhension des penseurs syndicaux, liberté comme absence de contrainte et liberté d'épanouissement. La prise de conscience prolétarienne est une prise de conscience des déterminismes en même temps qu'une connaissance quasi socratique de soi :

> « Nous sommes des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu ni maître, sans patrie[8], les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et des amants passionnés de la culture de soi-même. »[9]

L'allusion est claire au *culte du moi* de Barrès dont la trilogie commence par *Sous l'œil des Barbares* (1888). Le Moi est ce qui s'oppose aux *Barbares*, par lesquels on peut entendre « les autres », ou ces autres que sont les canuts, et, par extension, les classes laborieuses et dangereuses, ainsi qualifiées par un célèbre article de Saint-Marc-Girardin (1832) après la révolte des canuts de Lyon. « Attachons-nous à l'unique réalité, au Moi. » *Un homme libre* (1889) célèbre l'enracinement, les profondes racines de l'hérédité, l'héritage, le lignage, le sol

6. Sur la grève générale voir notamment : Michel Pigenet, « Action directe et grève générale », in *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, Michel Pigenet et Danièle Tartakowsky *dir*, Paris, La Découverte, 2012, pp. 283-293.

7. Fernand Pelloutier et Henri Girard, *Qu'est-ce-que la Grève Générale. Leçons faites par un ouvrier aux docteurs en socialisme,* Paris, imprimerie Jean Allemane, 1895. Cette brochure est un dialogue entre ouvriers, où la gouaille le dispute à la réflexion, à la fois catéchisme, propagande et mot d'ordre.

8. Marx et Engels : « Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ôter ce qu'ils n'ont pas. » *Manifeste du Parti communiste,* (1847), 10|18, 1962, p. 43.

9. Fernand Pelloutier, *Lettre aux anarchistes*, 12 décembre 1899, citée par G. Sorel, *Préface* à *Histoire des Bourses du Travail*, *op. cit.*, p. 60. Dolléans (*op. cit.*, p. 37) cite et met en majuscules LA CULTURE DE SOI-MËME, et voit dans cette exigence l'avènement d'une société d'hommes *fiers et libres*.

natal. Or le prolétaire ne possède rien, pas même le souvenir de sa lignée familiale[10]. Contre le moi bourgeois de Barrès, épris des sensations de soi-même, contre l'esthète aux délectations égocentriques, Pelloutier exalte le moi actif du prolétaire, sa fierté, son horizon de libération, son affranchissement de tous les liens sociaux factices et tyranniques qu'on entend lui imposer. Son moi, par les rejets même que suppose son affirmation, par son combat quotidien, témoigne du sérieux de son implication dans l'existence, de l'authenticité d'une vie tendue vers sa libération.

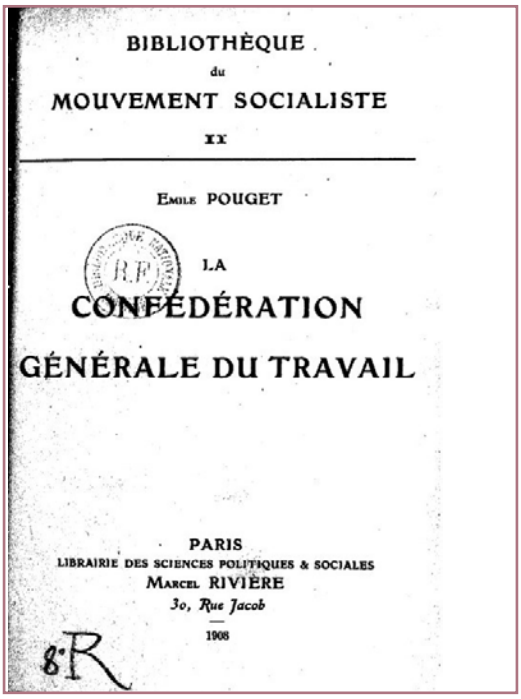
Le syndicaliste n'est ni l'agent aveugle de la Révolution, ni l'homme des masses, décrit par Le Bon. Il ne se confond pas. Il s'unit. Il est conscience et action consciente, pour soi et pour les autres. L'idée de grève générale implique un projet d'émancipation universelle ; apolitique, pacifique, elle marque le rejet définitif du blanquisme et de la violence armée, et de tout projet politique et militaire de conquête de l'État, de toute domination par l'État. « Gymnastique révolutionnaire », la grève générale, non sanglante et légale, reprend la geste révolutionnaire de 89, généreuse, et révoque le jacobinisme de 93.

La grève générale possède un autre atout, d'ordre psychologique, relevé par Aristide Briand (1862-1932), qui la rend redoutable et l'érige au niveau de menace sérieuse contre l'État :

> « La grève Générale, pour la Société Capitaliste, c'est l'inconnu, toujours redoutable, l'adversaire mystérieux, dont la force doit être présumée d'autant plus grande, plus irrésistible, qu'on n'a pas eu encore la force de la mesurer. »[11]

Au tournant du siècle, le syntagme de grève générale est indissociable du syndicalisme.

En 1908, Émile Pouget[12] rédige une exégèse de la *Charte*, commente la mission du syndicat, la tactique syndicale, et le projet de dichotomie sociale qui les commande. La Confédération n'abdique devant aucun pouvoir ; elle est anarchiste[13] c'est-à-dire a-parlementaire, a-religieuse, a-patriotique. L'action relève d'une minorité agissante et désintéressée, ne poursuivant pas un but particulier ou individualiste, mais collectif et solidaire. L'action directe ne désigne pas une action violente, mais une capacité à agir sans intermédiaire, une liberté de spontanéité, selon les modes les plus appropriés pour exercer une pression extérieure efficace sur l'État, les patrons… Elle se déroule selon une gamme d'actions : la grève, le boycottage, c'est-à-dire le ciblage et la mise à l'index de mauvais patrons, le label, opération inverse, adresse recommandée du bon patron, le sabotage (discuté). Pouget voit dans la grève « l'heureux symptôme de l'accroissement de l'esprit de révolte » et un acte d'« expropriation partielle du capital ».


BIBLIOTHÈQUE
du
MOUVEMENT SOCIALISTE
XX

EMILE POUGET

LA
CONFÉDÉRATION
GÉNÉRALE DU TRAVAIL

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES & SOCIALES
MARCEL RIVIÈRE
30, Rue Jacob
1908

Selon Pouget, la grève générale n'a pas de « blason idéologique », elle vient du peuple ; il la voit comme une « *cassure* » (une *diremption* dirait Sorel) :

> « La grève générale est la cassure matérielle entre le prolétariat et la bourgeoisie qu'a précédée la cassure morale et idéologique par l'affirmation et l'autonomie de la classe ouvrière. »

En conséquence, c'est une caractéristique du syndicalisme français, conformément à la lettre du *Manifeste du Parti Communiste* (1847),[14] l'émancipation des travailleurs « ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes ».

La théorie de la grève générale sera abandonnée par les dirigeants de la CGT à partir de 1913. Elle est

10. Dans *Le Premier homme*, Albert Camus a montré combien est pauvre la mémoire familiale chez les pauvres. À l'inverse, Roquentin, le personnage de Sartre dans *La Nausée,* regarde (goguenard) les portraits des grands bourgeois de la ville exposés au musée du Havre, qui perpétuent leur présence, leur lignage, leur domination.

11. Aristide BRIAND, *La Grève Générale et la Révolution*, compte-rendu sténographique revu par l'auteur, du discours au Congrès du Parti socialiste (décembre 1899), Paris, *La Brochure mensuelle*, n°112, avril 1932.

12. Émile POUGET, *La Confédération générale du Travail,* Paris, Marcel Rivière, 1908.

13. Définition de l'anarchie par Proudhon : « Tous les anarchistes entendent par *anarchie* ceci : le but du mouvement prolétaire, l'abolition des classes une fois atteint, le pouvoir de l'État qui sert à maintenir la grande majorité exploitante sous le joug d'une minorité exploitante peu nombreuse, disparaît, et les fonctions gouvernementales se transforment en de simples fonctions administratives. » PROUDHON, *Idée générale de la révolution au XIX^e Siècle*, cité par G. Sorel, Préface à *Histoire des Bourses du Travail*, ouvrage posthume de Fernand Pelloutier, Paris, Alfred Costes,1921, p. 55.

14. « Nous [Marx et Engels] pensions absolument que « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes… » ENGELS, F., *Le Manifeste du Parti communiste*, Préface à l'édition anglaise de 1888 , *trad fr.* Paris, 10|18, 1969, p. 15.

discutée par Griffuelhes lui-même. Nous supposons que ses propos sont postérieurs à 1914 ou 1917. Il souligne les aspects psychologiques et tactiques de la grève générale, la montée en puissance de l'idée, l'avènement du mythe, mystique, romantique, avant de la déclarer obsolète au nom du réalisme :

> « Nous nous séparons des premiers adeptes de l'idée de Grève Générale. Ceux-là étaient mystiques, romantiques, nous ne voulons pas l'être. Les premiers adeptes de la grève générale croyaient en elle comme certains croient en Dieu ; ils lui attribuaient une vertu propre qu'elle ne peut posséder ; sa réalisation apparaissait comme prochaine ; sa venue était attendue comme l'heure marquée par l'horloge… il fallait donc se tenir prêts. Mais ces adeptes qui eurent le grand mérite de lancer une idée dont les faits ont dégagé la force de création, étaient opposés à la grève tout court. La grève pour des fins quotidiennes était pour eux nuisible, gaspilleuse des forces de la classe ouvrière… de sorte que la grande grève était pour ces hommes un mouvement surgissant soudain, la foudre tombant tout à coup, et pour elle il était nécessaire de se préparer.
>
> Pitoyable conception du mouvement ouvrier ! Les insuccès lui sont dus. L'explosion de vie ouvrière de ces dernières années a rejeté l'idée de grève générale ; en tant qu'idée, elle l'enregistre comme un fait social, se mêlant à nous… »[15]

Même s'il croit désormais la grève générale irréalisable, et lui préfère des modes d'action plus pragmatiques, Griffuelhes ne nie pas la force de la croyance, l'adhérence mystique des adeptes au dogme, la puissance de mobilisation, l'attente apocalyptique que Sorel intégrera dans sa construction du mythe de la grève générale. Mais réflexion désabusée.

Conduite par Griffuelhes, la CGT s'était fixé un programme et un combat : obtenir la journée de huit heures, faire du 1er mai une journée revendicative, instaurer la grève générale. La date et lieu de la bataille furent fixés : le 1er mai 1906, à Paris. La préparation fut intense : large publicité dans chaque numéro de *La Voix du Peuple*, 700 000 tracts, 6 000 000 de papillons diffusés dans les cafés, le métro, les grands magasins, des milliers de brochures, 80 meetings de mobilisation. L'événement impose un compte à rebours ; on peut lire sur les murs : « Encore 67 jours, et ce sera l'émancipation ! »[16] L'effet est spectaculaire dans l'opinion. Pourtant le 1er mai 1906 ne fut pas la réussite espérée. Le 10 mars, coup de poussier aux charbonnages de Courrières : 1 200 morts, 40 000 mineurs en grève. Clémenceau envoie la troupe. Pierre Monatte, le bras droit de Griffuelhes, qu'il avait dépêché sur les lieux de la catastrophe, est arrêté. D'autres conflits éclatent : le gouvernement organise la campagne d'affolement et la répression syndicale adéquates. Une provocation policière envoie Griffuelhes en prison. Le 1er mai à Paris ne répond pas aux attentes des organisateurs, mais l'ampleur de la manifestation est indiscutable et se mesure au nombre des interpellations : 800. La CGT avait imposé sa marque, devenait la voix et l'image de la classe ouvrière.

Le 1er mai 1906 représente, et l'assomption de la CGT, et le déclin des espoirs que suscitait la Charte d'Amiens. Le pouvoir ne pardonnait pas à Griffuelhes la réaction du syndicat contre la démocratie. Clémenceau, ministre de l'Intérieur le 14 mars 1906, Président du Conseil, le 25 octobre 1906, conserve son portefeuille de ministre de l'Intérieur, s'entoure de Viviani et Briand, connaisseurs du syndicalisme et de ses chefs, formant le « trio » habile à mêler patte de velours et poigne de fer. Le bilan de deux années de répression (1906-1908) s'élève à 104 années de prison, 667 ouvriers blessés et 20 tués, 392 révocations. Les grèves massives des Postiers et des Cheminots échouent, derniers sursauts du syndicalisme, sanctionnées par des licenciements massifs. L'élite syndicale est traduite en cour d'Assises : Griffuelhes, Pouget, Delesalle, Merrheim, Monatte[17]… Tous seront acquittés après trois jours de débats. Ils sont les héros anonymes des Réflexions, les champions de la promotion ouvrière, des éveilleurs d'humanité qui « [apprennent] au prolétariat à vouloir, l'[instruisent] par l'action, et lui [révèlent] sa propre capacité »[18]. Les Réflexions sont une méditation sur l'échec de la grève générale et la défaite syndicale, le bréviaire d'une marche dans le désert, l'effort pour penser l'impensable, la violence. Il nous semble que Sorel dégage de l'instinct de violence un devoir de violence dont il délimite le cadre moral et politique.

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

LA JOURNÉE DU 1er MAI

Expliquez-vous

LA POLICE MAITRESSE DE PARIS

15. Cité par Hubert Delpont, « Victor Griffuelhes, un lot-et-garonnais fondateur de la CGT », Agen, *Le travailleur du Sud-Ouest*, 1983, p. 26 .
16. Nous devons ces informations à Hubert Delpont, *op. cit.*, p. 16.
17. Edouard Dolléans, *op. cit.*, p. 145. Le « trio Clémenceau-Viviani-Briand », formule de Monatte.
18. G. Sorel , Préface à *Histoire des Bourses du Travail*, *op. cit.*, p. 26.

V. VIOLENCE ET DÉONTOLOGIE[19]

Paradoxe : les *Réflexions* font la part belle à Clémenceau, légendaire briseur de grèves, et accablent en continu le héraut de la classe ouvrière, Jean Jaurès. Ce paradoxe éclaire l'idée de la violence selon Sorel : Clémenceau exerce une brutalisation salutaire qui met à nu la lutte des classes, élève le niveau de combativité syndicale, le maintien en état de guerre, prépare aux combats de demain. Clémenceau entretient par sa cynique brutalité la dualité sociale sans laquelle la guerre civile est impossible. Jaurès est le symbole du pacte social, pacte de confusion et de corruption ; agent du solidarisme, il s'emploie à émousser le tranchant des luttes sociales par la voie légale et les avantages sociaux, et infuse dans la classe ouvrière le venin paralysant de l'assimilation bourgeoise. Clémenceau, marteau des syndicats, est leur meilleur aiguillon. Il porte aux syndicats des coups qui le redressent.

Méprisant les « avantages sociaux » dans lesquels il voit l'opium du prolétariat, Sorel semble ignorer la compassion, et le sentiment de pitié n'affleure guère aux plans de sa recherche qui s'étagent sur trois niveaux de compréhension et de sens :

1) l'« actualité historique »,[20]
2) le changement social,
3) l'observation des mœurs.

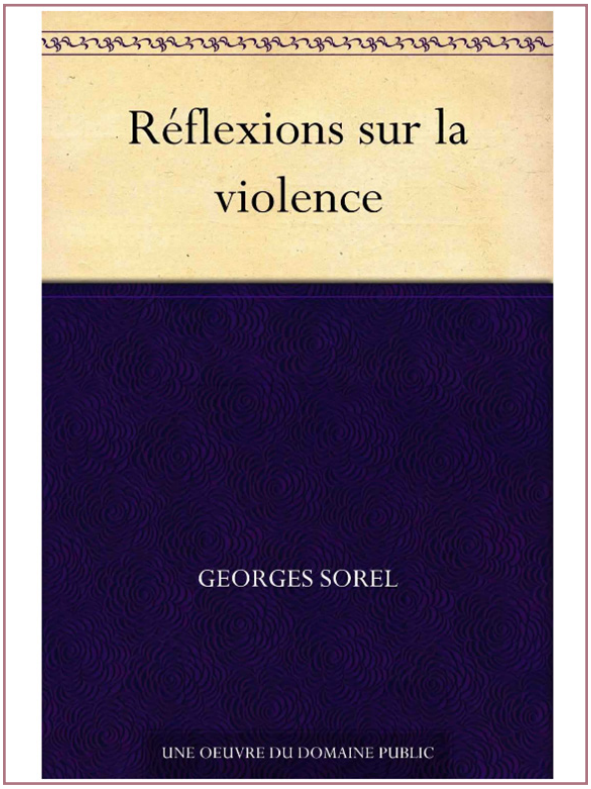
La démarche est à la fois métaphysique, sociologique, morale. Hégélien et crocéen sur ce point, Sorel interroge la culture dans l'horizon indivisible de la religion, de la philosophie, de l'art. On pourrait ajouter que le Sorel historien ne détache pas le présent du passé qui le soutient ou le prévient.

Sorel, adepte de la violence romantique ? Sorel partisan d'un renversement des valeurs à la façon de Nietzsche ?[21] La violence dont Sorel est le spectateur, qui sert d'appui à son idéal de violence, n'est rien moins que prosaïque, banale, quotidienne, se fondant dans la monotonie des jours : esclavage du travail, répression policière, chômage, accidents du travail individuels, catastrophes collectives. Il existe, en réaction, une violence ouvrière de basse intensité, contenue et contrôlée par des manipulateurs socialistes, produits de la démocratie parlementaire, dont Jaurès figure l'idéal-type :

> « Un peu de violences, contrôlée par un groupe parlementaire, servait fort la politique parnellienne[22], comme elle sert aussi la politique de Jaurès. Dans un cas comme dans l'autre, un groupe parlementaire *vend la tranquillité aux conservateurs* qui n'osent faire régner leur force. » (68).

Les politiciens et leur cortège d'Intellectuels – universitaires et publicistes candidats aux postes vacants de la République – disposant des commandes de l'État, règlent la température sociale en utilisant la menace de violence des masses d'en bas contre la minorité possédante et industrielle d'en haut. En France, n'étant pas solidement canalisée par des syndicats unifiés reliés aux élus, la violence ouvrière dont la puissance potentielle est indéterminée, échappe en large partie aux élus socialistes qui prétendent l'utiliser :

> « Une violence prolétarienne qui échappe à toute appréciation, à toute mesure, à toute opportunité, peut tout mettre en question et ruiner la diplomatie socialiste. » (67)



Pour Sorel, le devenir historique en tant que contingence pure, chaos de causes entremêlées et indiscernables, n'obéissant à aucune loi, libre de déterminisme ou de téléologie, ce devenir est ouvert, à conquérir ; il est puissance pure en attente de sa cause efficiente.

C'est à ce potentiel que s'alimente l'idéal de grève générale. L'activité politique des socialistes déploie une fantasmagorie illusoire et mensongère, un décor multicolore adaptable à plusieurs publics :

19. Les chiffres entre ( ) renvoient aux pages des *Réflexions sur la violence*, préface de Jacques Julliard, Seuil, 1990.
20. Au sens hégélien que Gaston Fessard donne à cette notion.
21. Griefs de Raymond Aron, *op. cit.*
22. Charles Stewart Parnell (1846-1891), aristocrate, parlementaire nationaliste irlandais dont les discours révolutionnaires masquaient une prudente pratique conservatrice.

« faire croire aux ouvriers que l'on porte le drapeau de la révolution, à la bourgeoisie qu'on arrête le danger qui la menace, au pays qu'on représente un courant d'opinion irréversible. » (67).

La violence en cours, artificieusement excitée par les socialistes, est un détournement, un vol d'énergie, un gaspillage qui contribue à l'épuisement physique et moral de la classe ouvrière. L'imposture socialiste se livre à un agiotage des vices : la lâcheté bourgeoise, l'envie prolétarienne. La violence est un matériau trop précieux pour tolérer plus longtemps son instrumentalisation par des politiciens vicieux contre une bourgeoisie veule et dégénérée, aux dépens d'une classe laborieuse abusée. La violence est un objet de recel mis sur le marché noir de la politique où elle est négociée, vendue, troquée en *paix sociale*, en *devoir social,* payée par la fausse monnaie des avantages sociaux. Rejet viscéral du solidarisme. Sorel pense en physicien social. Les *Réflexions* procèdent au recentrage et à la concentration physiques d'une violence disséminée, fragmentaire, débilitante, aliénée aux astuces socialistes. Sorel entend que la violence soit aussi forte que la force est violente. La violence est une dépense, un travail qu'il faut ressaisir, resituer à son site originel, restituer à ses détenteurs légitimes, les syndicats et l'élite de l'âme ouvrière. Il s'agit de transformer une violence de basse intensité quotidienne en violence de haute intensité historique. Dans la phase déclinante des mouvements sociaux, lorsque le syndicalisme chancelle, que s'éloigne la perspective de la grève générale, Sorel procède à une recapitalisation, à une « économie » de la violence, au réarmement moral des acteurs. Les *Réflexions* sont le miroir où se reflète l'image inversée de la *Réforme intellectuelle et morale* de Renan. Les deux méditations s'inscrivent dans un moment de crise profonde où toute perspective d'avenir paraît fermée, pointent en termes comparables le même risque de décomposition morale et sociale, invoquent une élite salvatrice, se veulent, par leur propre témoignage, la preuve d'un sursaut. Chacun à leur façon, Renan et Sorel en appellent au devoir. Renan imagine une aristocratie de clercs recrutée au mérite, vouée à la libre recherche scientifique, et une noblesse d'épée héréditaire vouée au métier des armes, dominant un peuple soumis. Sorel imagine une élite, la fine fleur du syndicalisme, entraînant le prolétariat dans l'élévation morale, condition de la révolution sociale, et du renversement de toutes les dominations. L'idéal de chacun des penseurs est, certes, frappé à leur effigie. Lorsque Renan propose une restauration contre-révolutionnaire, Sorel vise à fonder un ordre nouveau, libérateur, dans la filiation de 1789. Mais Sorel ne manie pas des idées abstraites, non plus que des héros de papier. Les *Réflexions* sont construites à partir du matériau syndical brut, de ses mots d'ordre, de ses techniques, des paroles de ses leaders. Le rythme héroïque qui les soulève est celui des Pères Fondateurs de la CGT, Pelloutier, Griffueilhes, Delesalle, Pouget, Monatte, chevaliers de l'« épopée des grèves ».

A. Une violence fondatrice ?

Sorel procède à une mise au point terminologique.

« Tantôt on emploie les termes force et violence en parlant des actes de l'autorité, tantôt en parlant des actes de révolte. Je suis d'avis qu'il y aurait grand avantage à adopter une terminologie qui ne donnerait lieu à aucune ambiguïté et qu'il faudrait réserver le terme violence pour la deuxième acception ; nous dirions donc que la force a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. La bourgeoisie a employé la force depuis le début des temps modernes, tandis que le prolétariat réagit maintenant contre elle et contre l'État par la violence. » (169)

Dans l'acception courante, la force est valorisée, la violence critiquée. L'ordre contre le désordre. La forme et l'informe. La norme, l'anomie. D'un côté l'acte volontaire, de l'autre la pulsion de destruction. La force donne une image d'invincibilité et de maîtrise, la violence offre le spectacle d'un déchaînement incontrôlable, sans but. L'opposition de la force et de la violence est analogue à celle du normal et du pathologique, de la révolution et de la révolte. La bourgeoisie s'impose par la force, le prolétariat résiste par la violence. Sorel a échoué, dans son essai de dogmatique linguistique, à imposer un sens positif au concept de violence prolétarienne, à lui imprimer une justification axiologique comme contre-valeur de la force bourgeoise. La force ne serait-elle que la violence provisoirement dominante ?

Sorel ne tente même pas d'établir la légitimité de la violence comme réponse aux abus de la force. Au contraire, à la lumière de Marx, il magnifie la férocité répressive de l'ordre bourgeois[23] : l'antagonisme de classe conditionne la révolution prolétarienne ; il exclut, par définition, toute médiation solidariste. Le combat syndical doit s'employer à faire échouer toutes les chances d'intégration offertes au prolétariat par la démocratie, la législation et les œuvres sociales, qui sont autant de perversions et de dénaturation des classes :

23. G. Sorel, *Réflexions*, p. 79 : « Dans un article écrit en septembre 1851, (le premier de la série publiée sous le titre Révolution et Contre-révolution), Marx établit le parallélisme suivant entre les développements de la bourgeoisie et du prolétariat : à une bourgeoisie nombreuse, riche, concentrée et puissance, correspond un prolétariat nombreux, fort, concentré et intelligent. Il semble ainsi penser que l'intelligence du prolétariat dépend des conditions historiques qui assurent la puissance à la bourgeoisie dans la société. Il dit encore que les vrais caractères de la lutte des classes n'existent que dans les pays où la bourgeoisie a refondu le gouvernement conformément à ses besoins. »

« Le jour où les patrons s'apercevront qu'ils n'ont rien à gagner par les œuvres de paix sociale ou par la démocratie, ils comprendront qu'ils ont été mal conseillés par des gens qui les ont laissés persuader d'abandonner leur métier de créateurs de forces productives pour la noble profession d'éducateurs du prolétariat. » (79)

Sorel évoque la violence de manière dispersée, anecdotique, du coup de poing aux guerres napoléoniennes ; des Achéens aux Yankees. Les *Réflexions* ne sont pas un plaidoyer suivi, rationnel, encore moins technique sur la violence comme l'*Instruction pour une prise d'armes* de Blanqui (1868).

« Il ne s'agit pas ici de justifier les *violents*, mais de savoir quel rôle appartient à *la violence des masses ouvrières* dans le socialisme contemporain. » (42)

Sorel semble adopter la règle durkheimienne d'observation des faits sociaux qui n'ont pas d'individus pour substrat et doivent être traités comme des choses, problématiser la violence :

« Nous voulons savoir ce qu'est la révolution sociale actuelle, par rapport à la révolution sociale future. » (43)

Fausse piste. L'observateur est engagé dans le phénomène social qu'il observe ; il lit l'avenir dans le présent. Sorel trahit les deux attentes du lecteur sur la violence : 1) une sociologie, 2) une phénoménologie. Il fait part de ses réflexions ; il n'écrit pas un « insipide bouquin de sociologie ».

La violence est évoquée et légitimée de façon multiforme, diffuse, diluée. Elle est le bruit de fond de l'ouvrage, dans le morcellement du concept. Sorel évoque autant les vengeances privées, en Norvège, en Corse, que la justice populaire spontanée telle la « loi de Lynch » aux États-Unis. Le plus souvent l'idée de violence gravite dans l'orbite de la grève générale. Sorel manie l'analogie et la métaphore pour lui donner la plus grande extension : « La grève générale offre les plus grandes analogies avec le premier système de guerre » ; il évoque l'« épreuve décisive » du prolétariat, « son rôle historique », l'« héroïsme de son attitude militante » (164). Or l'interprétation des grèves n'est pas univoque : vécues comme une bataille par les grévistes, elles ne représentent aux yeux des politiciens qu'une occasion d'exercer leur « diplomatie sociale ». Sorel ne parle pas d'armes, ni de tactique, ni de stratégie mais de « probité [...] dans l'accomplissement des tâches », de « sentiment très net de la gloire », d'élan comparable à celui des guerres de la Révolution, inspirant à chacun sa place au combat, l'oubli de soi, le sens du sacrifice. La signification de la violence est sans cesse déplacée : la guerre du prolétariat se fait sans plan préétabli, ne cherchant aucun gain, sans objectif de conquête. Elle ne semble exister que dans le choc, sous le coup de la brutalité bourgeoise. La violence prolétarienne ne se comprend que dans un symbole unifiant, le mythe, moralement vainqueur de la workhouse bourgeoise, structurée par la mécanique abstraite des institutions et le machinisme industriel. La violence, potentiel prolétarien, se révèle dans un différentiel : la force matérielle du capitalisme, sa condition de possibilité.

Pièce maîtresse dans la représentation sorélienne du monde, la force du capitalisme se dit de multiples façons.

« Il est important de mettre toujours en relief ce caractère de haute prospérité que doit posséder l'industrie pour permettre la réalisation du socialisme […] Il faut présenter d'une manière saisissante les liens qui rattachent la révolution aux progrès de l'industrie. » (131)

La révolution ne peut surgir qu'au sein d'un capitalisme prospère ; la déchéance économique entraîne celle du prolétariat. Aucune transformation essentielle du monde ne peut résulter de la décadence économique[24]. Outil d'exploitation, la fabrique, par la discipline qu'elle impose, génère un processus invisible de libération. Elle transforme le prolétariat en armée secrète :

« La subordination de l'ouvrier au fonctionnement uniforme du moyen de travail et la composition particulière du corps au travail […] créent une véritable discipline militaire qui devient le régime général de la fabrique […] achève en même temps la division des ouvriers en travailleurs manuels et en surveillants du travail, en fantassins communs et en surveillants d'industrie. »[25]

Sorel est sans apitoiement. Le soulèvement prolétarien n'a rien de social ni d'humanitaire. Il rejette le prolétariat en guenilles qui

« dans toutes les grandes villes, constitue une masse très distincte du prolétariat industriel, pépinière de voleurs et de criminels de toute sorte, vivant des déchets de la société, individus sans métier précis, vagabonds, gens sans feu et sans aveu, différents selon le degré de culture de la nation à laquelle ils appartiennent, ne reniant jamais leur caractère de *lazzarones*. »[26]

La guerre sociale n'oppose pas les riches et les pauvres. Soutenue par un effort ascétique, la lutte n'a rien d'un idéalisme moral ni d'un élan romantique. Le théâtre de la guerre qui se dégage des *Réflexions* peut paraître par trop simplificateur,

24. G. Sorel, *op. cit.* : « La société capitaliste est tellement riche, et l'avenir lui apparaît sous des couleurs si optimistes, qu'elle supporte des charges effroyables sans trop se plaindre ; en Amérique les politiciens gaspillent sans pudeur de gros impôts ; en Europe les préparatifs militaires absorbent des sommes tous les jours plus considérables ; la paix sociale peut bien être achetée par quelques sacrifices complémentaires. » p. 52.

25. Marx, K., *Le Capital*, Paris, PUF, 2006, Livre I, ch XIII, p. 475. « Le travail mort […] aspire et domine la force vivante de travail ». (*Ibidem*).

26. Marx, K., *Les luttes de classes en France*, éd. Maximilien Rubel, Folio histoire, 2007, p. 30.

réducteur et schématique. Rappelons la stratification sociale trifonctionnelle selon Sorel, ses effets, ses jeux et enjeux. En haut, une bourgeoisie héréditaire qui possède et domine tout, détentrice de l'appareil industriel qui détermine les conditions de la vie sociale et politique. Une haute bourgeoisie qui mime les mœurs aristocratiques, improductives et parasitaires, « honteuse de sa situation privilégiée », dont faiblissent la force d'entreprendre et le courage de commander, disposée à payer très cher la paix sociale. En bas un prolétariat, objet des manipulations politiciennes, discipliné par l'atelier, livrant un combat journalier pour l'existence, et un combat sporadique contre l'exploitation patronale. Au milieu, entre les deux, les politiciens socialistes, sans fortune, parvenus, experts en chantage, démagogues, actionnant les manettes de l'État, jouant sur la peur bourgeoise et la colère prolétarienne, opposant à leur profit classe supérieure et classe inférieure dont ils règlent les conflits en mercanti, sous le nom d'arbitrage, à l'enseigne de la paix sociale. Qu'est-ce que l'État ?

> « l'organisateur de la guerre de conquêtes, le dispensateur de ses fruits, et la raison d'être des groupes dominateurs qui profitent de toutes les entreprises dont la société supporte les charges » (164).

Aux mains de quelques-uns, la dynamique de l'État se déploie selon ses tendances, toujours plus centraliste, autocratique, pseudophore et silentiaire. Ces remarques suffiraient à laver Sorel de toute collusion idéologique avec la statolâtrie mussolinienne.

Les manœuvres politiciennes ourdies depuis 1884 par un Waldeck-Rousseau, sous couvert d'arbitrage, tendent à transformer les syndicats en « associations politico-criminelles », à la solde du gouvernement, dédiées, à l'instar des Loges maçonniques, à l'espionnage social (202-203). L'idéal de paix sociale inhérent à la démocratie, revendiqué en termes exprès par le mouvement solidariste au sens large, conduit à un échec moral et social :

1) la corruption générale et l'avilissement des rapports sociaux,
2) la relance de la lutte des classes. Le discours irénique et un certain modérantisme de la violence bourgeoise n'y changent rien

> « car la violence prolétarienne entre en scène en même temps que la paix sociale prétend apaiser les conflits ; la violence prolétarienne enferme les patrons dans leur rôle de producteurs et tend à restaurer la structure des classes au fur et à mesure que celles-ci semblaient se mêler dans un marais démocratique » (79-80).

Peut-on parler de l'organisation sociale produite par le capitalisme comme d'une nature stable ? À la suite de Marx, Sorel s'interroge sur l'idée de loi naturelle alléguée par l'économie politique classique. Il propose un abrégé de l'histoire de la force bourgeoise, multiforme : blocage des salaires, contrainte fiscale, coercition physique, droit des obligations, idéologie du progrès. Il se représente la vie sociale sous forme d'artefact et se propose d'« approfondir la théorie des puissances sociales » sur le modèle des « forces de la dynamique agissant sur la matière ».

> « Il ne me semble pas d'ailleurs que Marx ait jamais examiné d'autres contraintes sociales que la force. » (169)

Quelle force ? Il faut envisager le concept dans l'amplitude de sa polyvalence : tout est force depuis la soumission des corps à la nécessité mécanique, jusqu'à l'affrontement armé qui poursuit un objectif technique :

> « [le prolétariat] compte expulser les capitalistes du domaine productif et reprendre ensuite sa place dans l'atelier créé par le capitalisme » (164).

La révolution est technique, vise la socialisation des moyens de production, non la conquête de l'État voué à disparaître par obsolescence.

L'incertain fondement du social résulte d'un jeu de forces. Les lois naturelles qui fondent la société capitaliste procèdent d'un ajustement automatique de l'homme à la machine dont la perfection rend très occasionnelle l'intervention de l'État[27]. Sorel a retenu de Marx le fait primitif de la lutte des classes. Il récuse tout droit naturel, toute loi naturelle, toute préséance métaphysique de la raison ou du droit sur un matériau social qui s'autodétermine par la violence. Disciple de Marx, Sorel l'est davantage de Pascal[28].

> « La force est sujette à la dispute, la force est très reconnaissable et sans justice. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. » (*Pensées, 298*)

D'où le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable droit. La force et la coutume fondent l'ordre social. Mais qu'est-ce que la coutume qui est une seconde nature, et qu'est-ce que la nature ? Ce que nous prenons pour un ordre social reposant sur des principes intangibles ou transcendants, n'est que l'illusion de la coutume passée en habitude, une composition de hasard solidifiée par l'imagination, justifiée par des ratiocinations juridiques, un arrangement arbitraire ayant force de loi. Le destinataire des *Trois discours*

27. « Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des *lois naturelles* de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production. » Karl Marx cité p. 172. Sorel précise que *naturel* au sens marxiste désigne ce qui ressemble à un mouvement physique et s'oppose à la création d'une volonté intelligente.
28. *Réflexions*, pp. 15-18.

sur la condition des Grands, le jeune duc de Luynes, est averti :

> « vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hasards. […] Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous aurait rendu pauvre ; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois favorables à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens. »

Comme Pascal, Sorel récuse le droit naturel, et toute fiction relative à la légitimation de l'ordre social existant. Mais l'inconsistance du droit naturel que Pascal a mis à jour ne peut que le renvoyer aux données de la foi.

> « Cette critique du droit naturel n'a point la parfaite clarté que nous pourrions lui donner aujourd'hui, parce que nous savons que c'est dans l'économie qu'il faut aller chercher le type de la force arrivée à un régime pleinement automatique et pouvant ainsi s'identifier parfaitement avec le droit, tandis que Pascal confond dans un même genre toutes les manifestations de la force. » (17)

Pour le même motif, l'ignorance des lois économiques, Sorel rejette aussi bien le contractualisme que l'ontologie solidariste qui valorise le *vinculum substantiale* qui relie et unit tous les éléments du réel.

Ce connaisseur des Grecs ne fait pas référence à Héraclite dont deux fragments cisèlent une ontologie du conflit et de la guerre, cause du mouvement universel, genèse du droit[29], fondement de l'inégalité des conditions parmi les hommes.[30] Le lecteur de Marx et de Hegel[31] qu'était Sorel ne fait pas davantage allusion à la dialectique du Maître et de l'Esclave, à la lutte à mort pour la reconnaissance, à la mise en jeu de la vie.[32]

Il n'y a pas chez Sorel de réflexion sur le principe de la violence en soi ; la violence est un donné, un produit social, non un concept ou un thème moral ; elle exprime la structure agonistique de la réalité. Dans le rapport de force qui s'instaure, seule la violence économique du capitalisme, solidifiée, consolidée, systémique, faisant bloc, ayant force de loi, mérite le nom de force. La loi fondamentale est la lutte des classes. Loi pratique, phénoménale, expérimentale, inhérente à l'artefact productif industriel qui incorpore l'homme au machinisme universel. La dichotomie sociale est une loi physique ou structurelle qui pourrait n'être qu'un déterminisme originel si elle n'était surmontable par la volonté libre du prolétariat au nom de la dignité humaine.

Nous avons vu Pelloutier exhorter les prolétaires à devenir « les amants passionnés de la culture de soi-même », c'est-à-dire à introduire la subjectivité, la passion et la conscience de soi dans le monde objectif du travail et de la lutte, à sortir de la masse souple et disciplinée, rouage de l'artefact industriel dominateur, en un mot à devenir conscience de soi. Nous pouvons identifier chez Sorel un point de départ éthique, personnaliste, déjà énoncé par Proudhon, qui constitue le point d'appui du droit et de la justice :

> « Aucun écrivain n'a exprimé avec plus de force que Proudhon, les principes de cette morale que les temps modernes ont vainement cherché à réaliser : "Sentir et affirmer la dignité humaine, dit-il, d'abord dans tout ce qui nous est propre, puis dans la personne du prochain, et cela sans retour d'égoïsme, comme sans considération aucune de divinité et de communauté ; voilà le *droit.* Être prêt à prendre en toutes circonstances avec énergie, et au besoin contre soi-même, la défense de cette dignité : voilà la *Justice*." »[33] (207-208)

Un peu plus loin, il cite encore longuement Proudhon, et met en évidence le « soi-même comme un autre », l'essence une et commune de tous les hommes, constitutive en tous de l'individu et de l'espèce, confondant en chacun l'individu et l'espèce, de sorte que

> « l'injure commise est ressentie par les tiers et par l'offenseur lui-même comme par l'offensé, qu'en

29. On retrouvera le droit comme conflit chez un juriste apprécié de Sorel : Ihering. *Cf. infra.*

30. Héraclite d'Ephèse : Fr. 80 : « Il faut savoir que la guerre est commune et que le droit est conflit et que toutes choses adviennent par le conflit et la nécessité. »
Fr. 53 : « La guerre est le père de tous, et le roi de tous, et il fait apparaître les uns comme des dieux, d'autres comme des hommes ; il fait les uns esclaves, les autres libres. » in G.S. Kirk, J.E. Raven, M. Schofield, *Les philosophes présocratiques*, Fribourg (Suisse), éditions universitaires de Fribourg-Paris, Cerf, 1995, n° 211 et 212, p. 206. Autre traduction : Jean-François Pradeau, *Héraclite*, Paris, Cerf, 2022, n° 41 et 42, p. 37.

31. On sait que la question de l'Un et du multiple est la croix des métaphysiciens. Sorel est partisan indéfectible du multiple contre l'Un dont la figure, parmi les hommes, est l'État. Néanmoins Sorel considère Hegel comme un maître penseur : « Il n'est pas téméraire de dire que les philosophes demeurés étrangers à ses [Hegel] pensées n'ont été que des étrangers dans ce temps de culture. Il me paraît probable que les historiens de l'avenir interpréteront l'hégélianisme comme étant la transition entre l'ère des philosophes dogmatiques et l'ère des philosophes qui se proposent de donner à l'esprit une direction propre à faciliter les découvertes. » Il cite en note Benedetto Croce : « Il fallait conserver la partie vitale c'est-à-dire la conception du concept, l'universel concret, avec la dialectique des contraires et la théorie des degrés de réalité. » « Vues sur les problèmes de la philosophie », *Revue de Métaphysique et de Morale,* n° 5, 1910, p. 613.

32. « L'individu qui n'a pas mis en jeu sa vie peut, certes, être reconnu comme personne ; mais il n'est pas parvenu à la vérité de cette reconnaissance, comme étant celle d'une conscience de soi autonome. » G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J-P. Lefebvre, Paris, Aubier, 1991, IV, §119, p. 153.

33. Proudhon cité par Sorel, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, tome 1, p. 216.

conséquence, la protestation est commune, ce qui est précisément la Justice. »[34]

Qui dit justice, dit combat. Sorel connaissait le manifeste de Rodolphe d'Ihering (1818-1892), *Le Combat pour le Droit*[35]. L'homme qui défend son droit n'agit pas seulement pour lui-même, mais pour la justice, dans l'intérêt de la loi, sur son injonction. Le droit ne consiste pas en un formalisme séparé, dans un langage spécial ; il n'est pas propre aux cours, aux jurisconsultes ; il les précède et les fonde dans le sens commun du juste et de l'injuste. Un article de droit naît aussi naturellement qu'un article de grammaire : à l'instar de Savigny et de Puchta, Ihering naturalise le droit, l'inscrit dans une tradition et une pratique, conteste la division entre un droit criminel voué à la répression, et un droit civil exempt de faute et de sanction. Né de la lésion, le droit est balance et glaive en toutes ses parties. Un artificieux séparatisme du droit au nom de la science, le rend inaccessible au peuple, éteint le sentiment spontané de la justice, dénature les rapports sociaux. L'indulgence pour le coupable ou le débiteur, sous couvert d'humanité, est le symptôme d'un déclin du règne du droit et d'une société décadente. L'auteur cite l'adage « *vim vi repellere omnes leges omniaque jura permittunt* »[36]. L'idée première du droit est celle de légitime défense, un droit pour soi, un devoir pour tous. Conflictuel, le droit est action, mobilise une volonté tenace et persévérante, en appelle, au-delà des faits et des intérêts, au devoir être : en ce sens il est moral et aspire la réalité sociale vers le haut. Finalement, le droit se définit par ses modalités : l'*actio* du droit romain, le combat. Ihering conclut :

> « Le combat est le travail éternel du droit. Du moment où le droit n'est plus prêt à combattre, il se sacrifie lui-même. »

Les *Réflexions* sont imprégnées de l'esprit de légitime défense, de la dignité foncière d'un prolétariat, nié en tant que classe sociale originale, soumis à la corrosion des mœurs bourgeoises, en attente de réhabilitation et de reconnaissance. La grève générale, suprême violence, est l'outil de résolution de l'exploitation du prolétariat, mis en œuvre dans certaines conditions spirituelles que Sorel subsume sous le nom de mythe.

B. Le Mythe entre praxis[37] et gnoséologie[38]

On a vu qu'à l'inverse du mot force, le mot violence, pour Sorel, n'est lesté d'aucun sens positif, et ne se comprend que dans l'acception du mythe.

> **«** Les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux se représentent leur image prochaine sous forme d'images de batailles assurant le triomphe de leur cause. Je proposais de nommer *mythes* ces constructions dont la connaissance offre tant d'importance pour l'historien ; la grève générale des syndicalistes et la révolution catastrophique de Marx sont des mythes. » (21)

On a coutume de rattacher, depuis Platon, le mythe à l'Idée, à l'expression de réalités inaccessibles au concept, au logos, mais qui les conditionnent. Le mythe, objet de croyance collective, fondamentalement social, se transmet de génération à génération, fait l'unité d'un groupe, d'une cité. Matrice de vérité, remonté du passé le plus lointain, aux lisières du temps et de l'éternité, le mythe est invérifiable. Sous une forme invraisemblable, oraculaire, le mythe délivre une vérité originelle. Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Le mythe n'est pas le produit de l'inférence logique, d'une déduction logique abstraite et inerte. Il exerce une fonction chorégique par l'intensité des vibrations qu'il éveille dans les âmes, et qui unissent toutes les âmes. Performatif, le mythe est un rappel de conscience, le mémento d'un passage à l'acte spirituel ou matériel, l'image d'un impératif catégoriquel.

S'il se rapporte généralement à l'Origine, évoque un temps hors du temps – *in illo tempore* – Sorel inversant la direction temporelle du mythe, dépose en lui un *eschaton*, une réalité à venir, garantie par une mémoire historique simplifiée. Le mythe sorélien est greffé sur la grève générale qui appartient au domaine du possible, objet problématique pour la raison pratique, hypothèse d'action socio-économique non vérifiée par l'expérience, dont les chances de succès sont jugées faibles.

Sorel procède à ce que Castoriadis désignera sous le nom d'« institution sociale imaginaire de la société ». La grève générale, nécessaire pour des raisons historiques et morales, incertaine dans ses modalités pratiques, sans date prévisible, doit être mise hors champ de la discussion rationnelle.

> « Un mythe ne saurait être réfuté puisqu'il est au fond, identique aux convictions d'un groupe, qu'il est l'expression de ces convictions en langage de mouvement, et que par suite il est indécomposable en parties qui puissent être appliquées sur un champ de discussion historique. » (30)

Le mythe possède son champ d'évidence et d'intelligibilité. Il s'applique au devenir historique que Sorel qualifie de « mystère du mouvement historique » (44). L'histoire peut apparaître comme un chaos de causalités confuses et indiscernables. Elle est opaque

34. *Ibidem*, p. 216-217.
35. Rodolphe **von** Ihering, *Le Combat pour le Droit*, trad. Alexandre-François Meydieu, Vienne, Manz,-Paris, Durand & Pedone-Lauriel, 1875. Le point de départ de l'auteur est une critique de la sophistication de la théorie des preuves qui protège le débiteur aux dépens du créancier.
36. « Toutes les lois et tous les droits permettent de réprimer la violence par la violence. »
37. Chez Hegel et Marx, action collective.
38. Théorie de la connaissance.

pour les chroniqueurs et acteurs d'un drame qui les dépasse, englués dans la contingence de l'histoire immédiate. Autre est la position du philosophe de l'histoire, détaché des passions et des intérêts de l'instant, dégagé des fausses évidences du sens commun[39] comme de toute préoccupation utilitariste, n'obéissant qu'à « un amour passionné de la vérité »[40] (44-45). Supérieure aux plus savantes utopies, plus clairvoyante que toutes les méthodologies, « la passion pour la vérité » agit comme un dard qui brise les enveloppes conventionnelles, et pénètre au cœur du réel. Elle est la marque du véritable historien, et la source de ses plus fécondes intuitions. Elle pourrait se réclamer du *Banquet* de Platon, et du titre antique et toujours neuf, d'éros philosophique qui place sous l'égide du dieu-démon l'acte constitutif de la philosophie.

Il y a bien un éros philosophique dans la trame des *Réflexions*, un *daimon* violent et « débraillé »[41], « sans plan d'ensemble », aventureux, tendu vers la victoire d'un syndicalisme « pleinement volontaire », organisant la liberté dans son sein, modèle d'excellence de « capacité productive, d'énergie intellectuelle, et de dévouement »[42]. L'éros philosophique est l'indice d'une pensée volontariste, créatrice, visionnaire, opposée à l'intellectualisme, au rationalisme sceptique, défaitiste, stérile dont Renan offre le modèle. « L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés. » (Renan-24)[43]. La spéculation sur les choses finies et précises satisfait un rationalisme déterministe, mais l'enferme dans le fini ; elle lui interdit de « concevoir la *marche vers la délivrance* » (11-12), d'entreprendre contre un système enchaîné par une loi d'airain dont la fatalité ne peut être brisée que par une catastrophe totale dont la grève générale est l'outil. Sorel n'écrit pas seulement pour être lu, mais pour « susciter des vocations » (7). La répétition du terme « marche vers la délivrance », évoque sous la plume de ce connaisseur de la Bible une sortie d'Égypte laïcisée, dont il serait le prophète laïc. Les prophètes, solitaires, hors des sentiers battus, marginalisés, parfois persécutés, prêchent dans le désert. Ils vont à contre-courant, singuliers d'allure et de propos, porteurs d'un message d'espérance contre toute espérance, une espérance soudée à une longue attente, proclamant et préparant le salut par un temps d'ascèse.

Attentif aux questions religieuses desquelles il se mêlait volontiers[44], agnostique sinon athée, mais pénétré de mythes bibliques et de sensibilité religieuse, Sorel, lecteur de Renan, interroge la religion en mythologue[45], en historien, en sociologue. Il a porté une attention particulière à la question théologique et philosophique du miracle en tant que négation du déterminisme historique. Il a admiré l'héroïque capacité de résistance des minorités religieuses : Hébreux en Égypte, Chrétiens dans l'Empire romain, Calvinistes des Cévennes, Jansénistes sous Louis XIV, mode d'existence « *underground* » qui lui sert d'analogie et un modèle pour imaginer la vie syndicale au sein de la société bourgeoise.

> « Les choses humaines sont un à-peu-près sans sérieux et sans précision. »

Cette remarque de Renan a fait réagir Sorel (24). La recherche du sérieux et du précis est un enfermement volontaire et sans issue dans le fini. Au contraire, ouverture à la liberté, à la délivrance, la grève générale comporte « un caractère d'infinité » ; le mythe de la grève générale « comporte un caractère d'absolu » ; « ce qu'il y a de meilleur dans la conscience moderne est le tourment de l'infini » (25). *Infini*, *absolu*, *tourment de l'infini* sont des marqueurs métaphysiques incommensurables à l'ordre du fini. Sorel revendique le niveau métaphysique, se veut éveilleur des consciences.

> « Il y a probablement dans l'âme de tout homme un foyer métaphysique qui demeure caché sous la cendre et qui est d'autant plus menacé de s'éteindre que l'esprit a reçu aveuglément une plus grande mesure de doctrines toutes faites. » (7)

Les conditions de possibilité de la grève générale, d'ordre spirituel et métaphysique, Sorel les retrouve dans la pensée de Bergson dont il suit passionnément les cours au Collège de France en compagnie de Péguy et des amis des *Cahiers*. La philosophie

---

39. Une exigence méthodologique fondamentale pour Durkheim : « Il faut écarter systématiquement toutes les prénotions ». Il est douteux cependant que « l'amour passionné de la vérité » soit une expression recevable, un critère et une garantie de neutralité scientifiques pour Durkheim dont Sorel représente l'antithèse systématique. G. Sorel motive d'ailleurs la valeur heuristique de l'amour de la vérité.

40. Titre d'un ouvrage d'Étienne Borne, *Passion de la vérité*, Paris, Fayard,1962. L'auteur entend : « La sagesse, connue dans et par le désir fait donc une expérience impossible et une expérience nécessaire. Il n'est pas de grande philosophie, interrogée comme il convient, qui ne confesse cette harmonie et cette inadéquation, car elle ne rencontre, et souvent malgré elle, que le débat et la tension là où elle croyait développer un système ou exploiter la riche unité d'une intuition originelle. »

41. « J'ai seulement réuni et révisé une série d'articles qui avaient paru dans une revue italienne, *Il Divenire sociale* […] Ces articles avaient été écrits sans plan d'ensemble ; je n'ai pas essayé de les refaire […] il m'a semblé même qu'il valait mieux leur conserver leur rédaction débraillée parce qu'elle serait peut-être plus apte à évoquer des idées. » (45)

42. G. Sorel, *L'avenir socialiste des syndicats*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, Paris, librairie G. Jacques & Cie, 1901, p. 56.

43. Renan, E., *Histoire du peuple d'Israël*, tome III, p. 497.

44. Dans la querelle moderniste, Sorel défend la tradition ; mais il est hostile aux avancées de Léon XIII en matière politique et sociale, et aux initiatives des chrétiens sociaux, à la politique sociale cléricale, instigatrice des syndicats « jaunes ».

45. Sorel considérait le *Livre de Daniel* comme le plus riche répertoire de mythes de la Bible.

bergsonienne : *instauratio magna*, écrit Péguy[46] qui salue la dénonciation d'un intellectualisme universel, c'est-à-dire « d'une paresse universelle du *tout fait* ». Sorel a prétendu construire sa théorie du mythe à la lumière de la philosophie bergsonienne. (26)

Dans sa thèse (1889)[47], Bergson avait affirmé, contre le déterminisme ambiant dominé par Taine et Ribot, l'existence d'un acte libre[48] émané du *moi profond*, irréductible aux automatismes du moi social, atteint par l'*intuition* d'une durée qualitative et spirituelle, inaccessible aux prises du mesurable, à la rationalisation des motifs, au jeu mécanique du quadrilatère des forces par lesquels on avait coutume d'expliquer la production des actes volontaires.

La parution de l'« *Introduction à la métaphysique* », en janvier 1903[49], fit l'effet d'une révolution copernicienne. Le terme de « métaphysique » qu'on croyait effacé du vocabulaire philosophique tant il avait été sévèrement proscrit par les Lumières et le positivisme, était restauré dans une acception puissante et novatrice. L'intuition et la durée y étaient explicitées : l'intuition comme le mouvement de « sympathie qui nous transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable » ; la durée est « une réalité que nous saisissons du dedans, par intuition, et non par simple analyse. C'est notre propre personne dans son écoulement à travers le temps ». Le moi profond gît au-dessous de la croûte solidifiée de surface, des perceptions du monde matériel, de nos habitudes et tendances ; il s'éprouve « dans une continuité d'écoulement qui n'est comparable à rien de ce que j'ai vu s'écouler. C'est une succession d'états dont chacun annonce ce qui suit et contient ce qui précède ».

L'intuition du moi, saisi dans la durée de sa mobilité psychologique, le condamne-t-elle au solipsisme ? Ce serait méconnaître, répond Bergson, « la nature singulière de la durée, le caractère actif, presque violent de l'intuition métaphysique ». La durée qui exclut « toute idée de juxtaposition, d'extériorité réciproque et d'étendue », nous met en contact avec le Tout, l'universel mouvement. Sorel trouvait dans la philosophie bergsonienne la réponse aux apories du matérialisme historique et les fondements de sa vision révolutionnaire : la possibilité de l'acte libre, le fondement de la subjectivité, la découverte du devenir, l'entrée dans le devenir historique par l'intuition. Il transposait le bergsonisme en philosophie sociale ; c'est par un malentendu que Bergson utilisait la métaphore biologique et non des comparaisons tirées de l'histoire économique[50].

Ainsi trouvait-il dans le bergsonisme trois éléments essentiels :

1) le caractère ouvert du devenir historique, générateur de nouveauté, qui rendait possible grève générale et révolution,
2) un analogon de l'intuition : le mythe,
3) le sens plein de la durée précédant la grève générale, temps d'ascèse et de patience pour l'élite des syndicalistes, Avent sécularisé dont l'histoire de la religion juive et chrétienne offre le modèle.

Il fallait au syndicalisme un *sursum corda,* une formule brève et signifiante qui agît à la fois comme drapeau pour l'action, et remède contre l'acédie, maladie des traversées du désert. Tout est stylisé dans deux mots-images : le mythe, le sublime, associés à la mission historique du prolétariat.

C. Mythe et conscience prolétarienne

Sorel n'écrit que pour quelques-uns : le petit nombre de militants qui, dépassant le scepticisme démotivant qui entoure la grève générale, entendent jouer un rôle moteur dans l'auto-développement du syndicalisme, et l'amener à un niveau tel qu'il puisse « réaliser dans le monde industriel exactement ce que le philosophe grec [Platon] voulait réaliser dans la cité hellénique : former une nouvelle génération en *imposant* un genre de vie nouveau », qui consiste à développer des forces productives nouvelles, instaurer « les relations d'un nouvel ordre social », constituer « les forces morales de l'avenir ».[51] [52]

Comment atteindre ce niveau de compétence ? Par un professionnalisme accru à l'instar du mouvement des Trade-unions anglais :

> « école excellente pour les travailleurs dont la moralité a été transformée ; les syndicats sont partout formés des meilleurs éléments des corps de métiers. »[53]

46. Charles Péguy, *op. cit*, « *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne »,* p. 1320.
47. Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Ancienne librairie, Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, Éditeur, 1889.
48. « Bref nous sommes libres quand nos actes émanent de notre personnalité entière, quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste. », *Essai sur les données*…, Henri Bergson, *Œuvres*, Édition du centenaire, PUF, 1970, p. 113 /129.
49. Henri Bergson, « Introduction à la métaphysique », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome XI, 1903, pp. 1-36, repris dans *La pensée et le mouvant.*
50. Sur ce point, voir notamment la discussion d'Yvette Conry, *L'Évolution créatrice d'Henri Bergson. Investigations critiques*, (cours professé à l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud en 1986), Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 16-17.
51. G. Sorel, « *L'avenir socialiste des syndicats »*, *art. cit*., pp. 38-39.
52. *Ibid.*, p. 60 : « Le développement du prolétariat comporte une puissante discipline morale exercée sur ses membres : il peut l'exercer par ses syndicats, qui sont appelés à faire disparaître toutes les formes de groupement léguées par la bourgeoisie. Pour résumer toute ma pensée en une formule, je dirai que *tout l'avenir du socialisme doit résider dans le développement autonome des syndicats ouvriers. »*
53. *Ibid.*, p. 36.

Organiser le prolétariat, c'est le faire passer d'un ordre mécanique aveugle, commandé de l'extérieur, à la différenciation « organique, intelligente et pleinement acceptée ; en un mot c'est un développement moral »[54]. Or, « la partie faible du prolétariat est la partie morale »[55]. Dans un monde où la morale n'est plus transmise par la religion ni par l'école, le syndicalisme est appelé à devenir la nouvelle source de la morale. Le ressort de la morale est le « sublime », équivalent du sacré. Le sublime est le produit du conflit.

> « Ce sont ces champs de batailles [persécutions, déserts, luttes contre les puissances infernales] qui permettent à la morale chrétienne de se maintenir, avec ce caractère de sublime qui fascine tant d'âmes encore aujourd'hui […] » (210)

La morale disparaît avec le sublime[56], incompatible avec le libéralisme, l'esprit démocratique et les pratiques de conciliation et de paix sociale (« sentiments de vaincus, de suppliants ou de capitulards ») (213). Le sublime est inséparable du combat où l'on risque sa vie : il est supérieur à l'héroïsme ou à la beauté morale parce qu'il est hors de vue, obscur, caché ; il est le fait des pauvres, des anonymes, des sans-grade. Sorel avait sous les yeux ces militants cégétistes, hommes de devoir et d'abnégation, désintéressés, pauvres, lutteurs, emprisonnés ou proscrits, tels Griffuelhes ou Pelloutier.

> « Griffuelhes n'aura jamais la notoriété de Rouanet[57] ; à défaut d'avantages matériels qu'ils[58] ne sauraient espérer, ils n'ont même pas la satisfaction que peut procurer la célébrité » (229-230).

Il les imagine sur un modèle para-religieux, comme les porteurs de l'ordre nouveau qui remplacera le monde déchu, en cours d'effondrement accéléré, le monde bourgeois allergique au sublime qui fait l'objet de la célèbre condamnation :

> « Le sublime est mort dans la bourgeoisie et celle-ci est condamnée à ne plus avoir de morale. » (232).

Le salut viendra du prolétariat. Dans un premier temps, le syndicalisme conscient et responsable – source souterraine qui jaillira à la surface du monde – vit à l'état séparé, « comme le judaïsme se séparait du monde antique ». Travail souterrain et silencieux (228). Travail de transition d'une ère à une autre, ouvrage d'hommes qui luttent sans se plaindre et sans espoir de récompense. Le prolétariat regroupé en syndicat socialiste a mission de réorganiser la production et d'établir une nouvelle morale :

> « Ce n'est pas une religion nouvelle qui se ferait sous terre […] ; *c'est une vertu qui naît* […], une vertu qui peut sauver la civilisation. » (230)

Investi de la rénovation morale de la société[59], le syndicalisme doit se réformer lui-même, abandonner la *morale de faibles* (Sorel utilise le langage de Nietzsche) auquel la bourgeoisie le réduit, où il risque de se complaire ; il doit trouver une morale, une *vertu* c'est-à-dire un principe intérieur d'action s'originant dans la force. Le sublime désigne une catégorie esthétique limite qui suggère un mouvement violent, alors que la beauté évoque repos, et contemplation sereine. La beauté reste dans le domaine de l'ordre et du fini. Le sublime désigne l'excès. « Est sublime, écrit Kant, ce qui du fait même qu'on le conçoit, est l'indice d'une faculté de l'âme qui surpasse toute mesure des sens »[60], c'est-à-dire qui nous prend aux entrailles et nous terrasse d'admiration ou de terreur. Le sentiment du sublime implique une possession : l'enthousiasme, qui se tient aux parages de l'extase et du divin ; il implique un « transport », une élévation au-dessus de soi (sens étymologique du mot sublime), un dépassement surhumain ou divin. Seule la catégorie du sublime est à la mesure de « la lutte gigantesque » à venir. La connexité du langage de l'excès constitue la trame des *Réflexions*. Lorsqu'il évoque le sublime à propos des soldats de l'An II morts sur les champs de bataille de la République, Sorel désigne l'expérience personnelle qui a soulevé et magnifié ces héros inconnus. La minorité syndicale prolétarienne vaincra par la violence matérielle et la force intérieure qui la transcende : le sublime ne se révèle qu'aux prédestinés. Dans le sublime du sacrifice, éthique et esthétique fusionnent. (Le Bourgeois est allergique au sublime, au désintéressement, à la gloire). Le sublime, tel que le pense Sorel, apparaît comme une sécularisation de la grâce chrétienne dont la gloire invisible n'est jamais aussi intense que dans la grisaille ou les désagréments de la vie la plus ordinaire et la plus prosaïque. Le sublime est l'indispensable complément de la violence qu'il purifie. Il remplit la nécessaire fonction cathartique qui distingue la violence prolétarienne et la violence bourgeoise : éteindre dans l'âme le ressentiment, la cruauté, l'esprit de vengeance qui caractérise autant la bourgeoisie d'ordre (Thiers), que la bourgeoisie terroriste (Robespierre, Marat).

> « Il [le sublime] fait tomber au dernier rang le besoin de satisfaire la jalousie par la méchanceté » (162).

54. *Ibid.*, p. 36.
55. *Ibid.*, p. 51.
56. « Il n'y a plus de sublime ; aussi la morale des uns et des autres est-elle d'une bassesse remarquable. » (212)
57. Un publiciste antimilitariste.
58. « les hommes qui se dévouent à la cause révolutionnaire. »
59. « Le syndicalisme a la prétention de se créer une idéologie vraiment prolétarienne ; et, quoi qu'en disent les savants de la bourgeoisie, l'expérience historique proclamée par Renan, nous apprend que cela est très possible et que de là peut sortir le salut du monde. » (228).
60. KANT, *Critique du jugement*, § 25.

À la guerre, avilie par la cupidité des hommes politiques et la lâcheté des pacifistes, le sublime rend honneur et noblesse[61] ; le métier des armes ne peut se comparer à aucun autre.

Sorel recherche des moyens courts et fulgurants, intuitifs, non discursifs, qui traversent toutes les couches du psychisme[62], ou, en termes bergsoniens, épousent l'écoulement de la durée personnelle : la grève générale est

> « le *mythe* dans laquelle le socialisme s'enferme tout entier, c'est-à-dire une organisation d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne »(120)

Le mythe doit être suggestif, immédiat, toujours renaissant et percutant, porteur d'un ordre permanent comme le *memento mori* des moines, ou le *delenda est Carthago* de Caton.

Non discursif, anti-intellectualiste, le mythe sauve la grève générale de la critique, la place hors de discussion, s'élève lui-même au-dessus du langage et de la contradiction. Les questions de faisabilité ne doivent pas affaiblir un terme aussi chargé d'histoire, de sens, de valeur affective, non plus que la combativité de ses partisans. C'est pour eux qu'il écrit, le petit nombre, les élus. Ni concept définissable, ni fait social ordinaire, ni tactique bien définie, la grève générale invoque les souvenirs du passé : la légende napoléonienne, la lutte contre Satan des catholiques, « le sacrifice que le soldat de Napoléon faisait de sa vie », pour la gloire, « tout en se disant qu'il serait toujours un pauvre homme » (23), les martyrs chrétiens, les Romains vertueux, les Grecs laborieux, les peuples travaillant « pour le vide ».

Le mythe doit renouveler, entretenir, enflammer « la foi à la gloire ». Le mythe est tangent de l'absolu. C'est lui qui « donne au socialisme une valeur morale si haute et une si grande loyauté ». Il entraîne de « belles » conséquences (24). Enchâsser l'idée de grève générale dans le mythe c'est préserver la valeur motrice de celle-là, assurer sa puissance d'entraînement des masses, le mythe exprimant les convictions du groupe « en langage de mouvement » (30). Mais la survenance de la « grande bataille napoléonienne qui écrase définitivement l'adversaire », du « duel décisif », de la guerre totale qui décide de la victoire absolue d'un camp, cette date relève d'un temps imprévisible auquel il faut se préparer.

Le mythe et le sublime, l'appel à la grève générale sondent la mémoire profonde, la portent au paroxysme de son intensité, font affleurer, dans une image instantanée, « des souvenirs très cuisants de conflits particuliers », colorés par une vie intense, font remonter des profondeurs à la claire conscience l'intuition ineffable du socialisme débordant tout concept, au-delà du langage. « C'est, écrit Sorel, la connaissance parfaite de la philosophie bergsonienne. » (120-121). Sur le plan de la connaissance, le mythe est une *« vue d'ensemble »,* collective parce que partagée*,* qui agit sur le présent. Il est scientifique au sens de la physique parce qu'il révèle le potentiel d'une force historique. Sur la base des relations de l'intuition et de la raison, Sorel oppose, célèbre antithèse, le mythe à

> l'« utopie [qui] est le produit d'un travail intellectuel, […] l'œuvre de théoriciens qui, après avoir observé et discuté les faits, cherchent à établir un modèle […] ; c'est une composition d'institutions […] ; c'est une construction démontable […] » (p. 30).

Le mythe, intuitif, conduit à la révolution ; l'utopie, rationnelle, à la réforme et au juridisme. L'utopie, fabrication conceptuelle, organisation rationnelle d'un avenir de papier, est incapable d'appréhender le devenir qui n'obéit pas aux lois du *tout fait*, mais du *se faisant*. Le mythe opère sur du vivant ; l'utopie sur du mécanique. Le mythe est une création de la liberté, l'utopie le produit d'une nécessité logico-physique. Le premier est inspiration, la seconde répétition. La différence entre mythe et utopie est d'ordre ontologique : le mythe puise aux sources vives du devenir, l'utopie n'est qu'une copie des archives de la matière inerte. La vision immédiate intuitive l'emporte sur les chaînes de raisons du discours rationnel. C'est sur ce point que le message de Sorel se révèle ambivalent, en connivence avec les plus irrationnelles et violentes idéologies totalitaires. Aucun auteur n'ayant été davantage confondu avec son œuvre que Sorel avec les *Réflexions*, il a été cité, pour complicité avec les pires protagonistes du XX^{e} siècle, au tribunal de l'histoire.

61. Nous touchons aux motifs de l'antimilitarisme de Sorel qui, par sa famille et et sa profession, a vécu dans le culte de l'honneur militaire, a quitté la réserve militaire avec le grade de chef de bataillon du génie. Il a déploré la déclaration de la guerre de 14 dressant les prolétaires les uns contre les autres, mettant fin aux espoirs portés par la grève générale, comme il aurait blâmé certains slogans pacifistes des années 1970 tels que « Plutôt Rouges que morts ! » Les *Réflexions* proposent des explications sur les causes de l'antimilitarisme, surtout celui de l'usage de l'armée pour mâter les grèves et détruire un ennemi intérieur désarmé. On peut parler d'un militarisme sorélien.

62. Sorel se présente en psychologue des profondeurs et analyste des sentiments nouveaux qu'il suscite..

VI. SOREL EN PROCÈS

Parmi les réquisitions les plus construites figurent celles de Paul-Louis Landsberg (janvier 1938), membre de la revue *Esprit*, qui voit dans le succès du mythe « l'oubli de l'idée de vérité et son remplacement par l'idée du mythe ».

Sorel est mis en procès à l'occasion d'un titre de propagande nazie, *Le mythe du Vingtième siècle,* d'Arthur Rosenberg (1893-1946), publié en France en 1930, sur lequel un universitaire, Pierre Grosclaude[63], avait appelé l'attention (1938). P-L. Landsberg[64] rappelle que Platon a fait œuvre de mythologue, et que le mythe platonicien, auxiliaire de la connaissance, correspond « au jeu sublime de l'esprit philosophique qui fonde l'inexplorable et l'ineffable ». Selon Landsberg, le mythe connaît une inflexion notable avec Schelling (1775-1854), le philosophe du Romantisme, et sa postérité spirituelle : le juriste Savigny (1779-1861) fondateur de l'école historique du droit, Nietzsche (1844-1900), Klages (1872-1900), philosophe de la vie, Heidegger. Landsberg décèle dans le recours au mythe l'influence du pragmatisme de W. James[65]. La vérité n'est ni une donnée ni une condition préalable à la connaissance, mais le résultat de ses propres conditions de production, et ne reconnaît d'autres critères de validité que la réussite ou le succès. De deux théories, celle qui *marche* le mieux est la vraie. Sorel innove en créant un mythe mobilisateur, *« émanation de l'âme des masses dans une certaine situation sociale »,* orienté vers la victoire. Le mythe ajourne la raison et promeut l'irrationnel comme source de connaissance. Quel que soit son lien avec la grève générale, le mythe sorélien est « une *forme* dont le contenu est *interchangeable* », c'est-à-dire ductile indifféremment aux masses fascistes ou communistes. Landsberg conclut que le mythologue est en même temps un mythomane au sens du psychologue Pierre Janet, c'est-à-dire un malade ayant perdu le sens du réel : l'évidence du mythe satisfait par l'imaginaire au besoin subconscient d'expliquer le monde. La formule de la vérité comme *adequatio intellectus et rei*[66] est remplacée par un *credo quia absurdum*[67].

La conférence de P-L Landsberg entraîna une réponse d'un autre membre de la revue *Esprit*, Jean Lacroix[68], qui admet lui aussi une crise de la vérité. Mais il propose une explication du déclin de la vérité et de la montée en puissance du mythe :

> « C'est parce que la vérité s'est détachée de la vie que la vie aujourd'hui s'oppose à la vérité. »

Il faut chercher la crise de la vérité dans le pragmatisme et dans l'idéalisme ; Sorel eût corrigé : dans le rationalisme positiviste et déterministe. Pour Lacroix, « il ne s'agit pas d'exclure le mythe, mais de le situer ». La dialectique, l'intelligence ne sont pas le tout de l'homme ; il y a aussi la sensibilité qu'il faut savoir capter. Tel est le rôle du mythe, pédagogique avant d'être politique. Opposer la raison et le mythe c'est diviser l'homme. Jean Lacroix conclut :

> « Le mythe me paraît être le mode suivant lequel un esprit supérieur s'adresse à un esprit inférieur, quand il a le souci d'une transmission véridique de la vérité. »

La querelle Landsberg-Lacroix est rappelée dans les documents du Collège de sociologie[69] dont un des membres fondateurs, aux côtés de Bataille et de Caillois, fut Jules Monnerot, disciple de Sorel.

Une critique majeure est retenue : un mythe fabriqué est inauthentique, rien de plus qu'un outil de propagande. Dans un article publié par *Volontés* (février 1939), Raymond Queneau reprend l'argument sous le titre : *« Le mythe et l'imposture »*. Il écrit notamment :

> « Le mythe est une imposture lorsqu'il est construit soit par la raison soit par l'anti-raison. Dans un cas ce ne peut être au mieux qu'une allégorie,

63. Pierre Grosclaude (1900-1973), agrégé des lettres, membre du CNRS, résistant (groupe Combat), auteur de *Rosenberg et le mythe du XX^ème siècle.*

64. Paul-Louis Landsberg, né à Bonn en 1901, mort au camp d'Oranienburg en 1944, philosophe allemand réfugié en France en 1934, proche d'Emmanuel Mounier, membre et collaborateur du mouvement et de la revue *Esprit*. Ses articles et conférences ont été rassemblées sous le titre *Problèmes du personnalisme*, préface de Jean Lacroix, Paris, Seuil, 1952. Nous citons J-L. Landsberg et J. Lacroix d'après cet ouvrage, *« Introduction à une critique du mythe »* de J-L. L., pp. 49-68, et *« Dialogue sur le mythe »*, échange entre J-L. L. et J. L., pp. 69-82. J-L Landsberg a été un penseur existentiel de la personne et de l'engagement, a publié en langue française un essai remarquable : *Essai sur l'expérience de la mort suivi du problème moral du suicide*, préface de Jean Lacroix, Seuil, 1951, réédition 1993, augmentée d'une postface d'Olivier Mongin.

65. William James (1848-1910). Psychologue et philosophe américain, fondateur avec Peirce du pragmatisme, proche de Bergson. Pour le pragmatisme, la vérité, dépendante de ses conditions de production, compte moins que les conséquences pratiques qui la valident. Sorel a longtemps confondu pragmatisme et utilitarisme, avant de découvrir la doctrine sur laquelle il écrira un article élogieux. Il se reconnaît dans cette conception de la vérité partagée par Marx et Bergson. Il apprécie en William James le psychologue du sentiment religieux.

66. « La vérité est l'accord de la chose et de l'esprit. » (Saint Thomas d'Aquin)

67. « Je crois parce que c'est absurde. » Phrase attribuée à tort à Tertullien, passible de sens multiples et contradictoires.

68. Jean Lacroix (1900-1986), agrégé de philosophie, professeur de Première supérieure au Lycée du Parc de Lyon, membre du mouvement Esprit, conférencier, auteur de plusieurs ouvrages, résistant, chroniqueur de philosophie au *Monde*, militant anticapitaliste et anticolonialiste.

69. *Cf.* Denis Hollier, *Le collège de sociologie*, (recueil de textes et d'archives), idées/Gallimard, 1979, pp. 15-16 : « Le Collège de Sociologie officiera de novembre 1937 à juillet 1939. Il ne se fixera pas comme tâche l'enseignement de la sociologie, mais sa consécration, sa sacralisation : elle ne sera pas simplement la science (profane) du sacré, mais se verra élevée au corps de doctrine sacrée. […] Le directoire du Collège est composé d'un triumvirat […]. Bataille, Leiris, Caillois. »

au pire qu'un piège. Dans l'autre ce ne peut être que l'expression inconsistante de subconscients individuels. »

Nous avons évoqué l'exécution en règle[70] à laquelle s'est livré Raymond Aron dans *La France libre,* qui fait de Sorel « l'interprète le plus typique, au XX^e^ siècle, du romantisme de la violence »[71], qui cautionnait par avance les déchaînements nazis et fascistes. Mais il reconnaît implicitement – restriction capitale – que les « disciples » ont trahi le message :

1) leur violence ne correspond pas à l'idéal sorélien ;
2) ils idolâtrent l'État dont Sorel, après Proudhon, n'a cessé de réclamer l'abolition[72].

Deux éléments substantiels qui suffisent à disculper Sorel.

Reste à expliquer le prestige de Sorel parmi quelques-uns des « non-conformistes des années trente » redécouverts par Jean-Louis Loubet del Bayle, en particulier le groupe de la revue *Ordre Nouveau* dont les objectifs étaient ainsi résumés :

> « Contre le désordre capitaliste et l'oppression communiste, contre le nationalisme homicide et l'internationalisme impuissant, contre le parlementarisme et le fascisme, l'*Ordre Nouveau* met les institutions au service de la personnalité et subordonne l'État à l'homme. »[73]

La critique du libéralisme et de l'État est au centre des préoccupations des « non-conformistes », critique qui se poursuivra pendant toute la guerre et au-delà des mers, et alimentera la réflexion du Comité National de la Résistance.

C'est en juin 1934 que Simone Weil conçoit ses *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*[74]. L'empreinte sorélienne est décelable. Les thèmes sont récurrents : rejet de la suprématie injustifiée des intellectuels dans le monde ouvrier : il appartient à la classe ouvrière de s'émanciper par elle-même, de ne pas se dénaturer sous l'effet des classes supérieures, ni de les imiter. Dénonciation de l'activité politique comme jeu ou magie. Fatalité de la violence sociale : « Dès lors que la société est divisée en hommes qui ordonnent et en hommes qui exécutent, toute la vie sociale est commandée par la lutte pour le pouvoir, et la lutte pour la subsistance n'intervient que comme un facteur à vrai dire indispensable de la première. » ; la structure de l'activité économique favorise les progrès de la puissance de l'État, « incapable de construire, mais élément central là où il s'agit de conquérir et de détruire. » ; le contrôle de plus en plus poussé de l'État sur la puissance industrielle conduit fatalement à la guerre. La civilisation industrielle tend à la démesure et au chaos. Mais l'effondrement apocalyptique est libérateur :

> « Cette situation pleinement comprise laisse une liberté d'esprit merveilleuse. »

Sorel a revendiqué cette liberté de l'esprit comme conscience des basculements de l'histoire. Simone Weil se sépare expressément de Sorel sur la question de la violence dont l'*Iliade* lui paraît représenter le paroxysme.

Humanisme intégral[75] (1936), bilan d'une culture bourgeoise libérale en voie de dissolution, fait réapparaître le mythe sous une autre terminologie : « l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté ». Jacques Maritain a été l'ami de Sorel et de Péguy. Ses adversaires ne s'y sont pas trompés qui ont dénoncé les uns le « mythe »[76] les autres l'« utopie »[77]. Maritain reconduit l'idée de base sorélienne de l'affranchissement du prolétariat par lui-même[78]

70. R. Aron, *art. cit.*, pp. 430-431 : « En France, Sorel a été lu avec surprise et scepticisme et n'a jamais eu d'action politique. Il a été rejeté par presque tous les intellectuels. Il a eu un succès de snobisme auprès de quelques jeunes esthètes et de quelques théoriciens d'extrême droite. De plus on a vu en lui avant tout le moraliste, non l'apôtre de l'authentique violence. Le parti socialiste, les syndicats l'ont ignoré ou combattu. Lénine a parlé de lui avec mépris comme d'un de ces hommes capables de penser uniquement l'absurde ». C'est en Italie qu'il a eu le plus de succès. » Pourquoi un tel acharnement ? Notons que le directeur de thèse de R. Aron , Célestin Bouglé, est l'une des têtes de Turc des *Réflexions*, et le modèle des Intellectuels et universitaires cuistres que Sorel vomit, à la remorque des politiques, en quête des avantages disponibles de la République. L'ire aronienne pointerait-elle un problème de lutte des classes et un peu de ressentiment ? Si l'incompétence de Sorel est telle, comment lui accorder la moindre influence, lui reconnaître la moindre responsabilité, voire le citer ?

71. « Romantisme de la violence ». Sous la plume d'Aron, le mot romantique est synonyme d'inconsistant : un sens irrecevable. Le Romantisme est considéré comme porteur d'une intentionnalité politique fondamentale en tant que critique de la modernité, en particulier de l'État. *Cf.* Michaël Löwy et Robert Sayre, *Révolte et mélancolie,* Paris, Payot, 1992, p. 59 : « La plupart des romantiques se retrouvent pour critiquer la perception moderne (bourgeoise) du *lien politique* comme contrat « mathématique » entre individus propriétaires et pour dénoncer l'État moderne comme échafaudage artificiel de « rouages » et d'« équilibres », ou comme machine aveugle qui devient autonome et qui écrase les êtres humains qui l'ont créée. »

72. R. Aron, *art. cit.*, p. 430.

73. Cité par J-L. Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française,* Paris, Seuil, 1969, p. 106.

74. Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, présentation de Robert Chenavier, Libertalia, 2022.

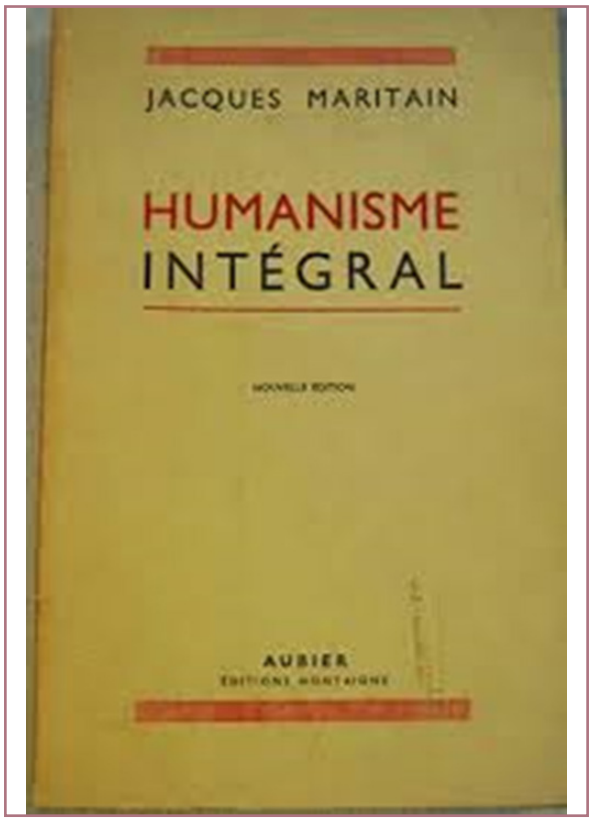
75. Jacques Maritain, *Humanisme intégral*, Fernand Aubier, 1936.

76. Leopoldo Palacio, professeur de droit à l'université de Madrid, théoricien du catholicisme franquiste, auteur de *El mito de la nueva cristiandad,* 1952.

77. Abbé Julio Meinvielle, théologien de référence de l'extrême-droite militaire argentine, auteur de *De Lammenais à Maritain. Du mythe du progrès à l'utopie de la nouvelle chrétienté*, *trad. fr.* 1946.

78. Jacques Maritain, *op. cit.*, p. 238 : « Si le prolétariat demande à être traité comme une personne majeure, par là même, il n'a pas à être secouru, amélioré ou sauvé par une autre classe sociale. C'est à lui, au contraire, et à son mouvement d'ascension historique, que revient le

et du rôle historique du prolétariat « porteur de réserves morales fraîches qui lui assurent une mission à l'égard du monde nouveau ». Cette mission n'est rien moins que celle d'une libération. Évoquant « la mystique qui inspirera les masses », Maritain, pour éclairer la notion, en appelle « au petit groupe des disciples de Georges Sorel qui se rangeaient parmi les syndicalistes révolutionnaires ». À la suite de Sorel et d'Edouard Berth, il considère le socialisme comme « une métaphysique de la liberté ouvrière ». À l'instar de la « marche vers la délivrance » de Sorel, Maritain assigne des étapes à la liquidation de la société bourgeoise et à l'avènement de la nouvelle chrétienté. Il ne récuse pas a priori la force « accoucheuse des sociétés », mais en dernier recours, après avoir utilisé « tout un monde d'autres moyens » ressortissant de l'ordre des valeurs spirituelles. « Renversement des valeurs », écrit-il. Face aux incertitudes du présent, Maritain, comme Sorel, instaure un temps d'attente eschatologique. Le christianisme, pris dans la tenaille du fascisme et du nazisme, doit travailler « dès maintenant [1936], pour un avenir, si lointain soit-il, à préparer une nouvelle chrétienté »[79].



L'une des dernières relectures de Sorel, consiste à le réintégrer dans le champ de la sociologie, de la psychologie et de l'histoire. Georges Duveau[80] inscrit Sorel dans la généalogie des utopistes, de Thomas More inventeur du mot, à Marx. Il questionne quelques lieux communs tels que l'opposition entre socialisme scientifique et socialisme utopique, les rapports entre l'histoire et l'utopie, la différence entre mythe intuitif et utopie discursive. Le mythe, chez Sorel, lui apparaît comme le point culminant d'une construction rationnelle. La différence entre mythe et utopie, chez Sorel, ne va pas sans gêne ni hésitation. La grève générale, le mythe axial de Sorel, s'est présentée à la conscience bourgeoise et ouvrière comme un outil qu'on pouvait manier rationnellement, « le premier chapitre d'une utopie », et a été davantage « conçue comme utopie que vécue comme mythe ».

Sur le plan psychologique, Duveau met humoristiquement en doute les théories qui voient dans la fiction mythique ou utopique une pathologie du sens du réel, un défouloir de subconscients forcenés, l'ouvrage de maniaques solitaires, égocentriques et solipsistes.[81] Il établit une analogie entre la façon dont l'utopiste ébauche sa genèse sociale et celle du savant essayant d'émettre des hypothèses globales, et utilisant, pour les exprimer, des présentations sans rapport avec les chemins arides de sa démarche créatrice. (Sorel a volontiers comparé ses conceptions à des hypothèses scientifiques.)

Plus près de nous, les événements de mai 1968 ont rappelé l'attention sur « le groupe en fusion » mis en scène par Sartre dans sa *Critique de la raison dialectique* (1960). Sartre propose une catégorie qui ressortit de l'ontologie plus que de la sociologie : le pratico-inerte, où s'engluent les pratiques sociales subies, déterminées par des conditions matérielles, la matière inanimée, produisant une société aplatie, l'homme unidimensionnel en termes marcusiens. La pratique de la vie quotidienne ne dépasse pas un stade d'existence appelé par Sartre, moléculaire, terme d'un processus de réification. Celle-ci

> « n'est pas une métamorphose de l'individu en chose […], c'est la nécessité qui s'impose au membre d'un groupe social à travers les structures de la société de vivre son appartenance au groupe et, à travers lui, à la société entière, comme un statut moléculaire. »[82]

L'existence moléculaire se montre dans la sérialité : la file des voyageurs à l'arrêt d'autobus, les

rôle principal dans la phase prochaine de l'évolution. »

79. *Op. cit.*, p. 293.

80. Georges Duveau, *Sociologie de l'utopie et autre essais,* introduction d'André Canivez, PUF, 1961

81. *Ibidem*, p. 93. : « Faire de l'utopiste un vieux gamin qui s'enferme dans son parc et qui s'amuse solitaire avec son puzzle, atomiser ses démarches psychologiques, c'est commettre une lourde erreur […] Comme dans toute activité psychique, *l'intentionalité* joue un rôle dans l'élaboration de l'utopie. Intentionalité qui est elle-même un entrelacs de psychologique et de social. D'une part, en soulignant le caractère relativement sérieux du jeu utopique, d'autre part en permettant de mieux entendre les consonances sociales de ce jeu, la psychologie réhabilite l'utopie. »

82. Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique,* Gallimard, 1960, p. 243.

auditeurs de radio ou de télévision, les clients de la grande distribution. On ne peut s'arracher au pratico-inerte que par une rupture violente, une révolte qui libère les subjectivités et les attire dans un foyer commun opérationnel : le groupe en fusion dont les actions seraient créatrices de mythes selon Sorel : la prise de la Bastille, l'abolition des privilèges.

Exposé à deux attractions, l'exaltation créatrice d'une part, la chute dans le pratico-inerte d'autre part, le groupe en fusion doit se dépasser en groupe passion : l'ardeur initiale est conservée, mais ritualisée sous forme de serment ou d'engagement dont la transgression appelle une sanction. Là s'arrête l'analogie sorélienne qui ne saurait admettre que le premier moment de la société socialiste passe par « l'indissoluble agrégation de la bureaucratie, de la Terreur et du culte de la personnalité ».[83]

Livre-phare des années 1970, les *Damnés de la terre*[84] de Frantz Fanon[85] (1961) offrent plus d'une similitude avec les *Réflexions*. L'auteur, Martiniquais, engagé volontaire sous le drapeau des forces françaises libres, psychiatre, formé auprès de Tosquelles[86] à Saint Alban, communiste, dresse un constat phénoménologique et clinique de la violence coloniale. Le ton de Fanon est très différent de celui de son illustre préfacier, Sartre, dont on a surtout retenu l'appel au meurtre du colon et les imprécations morales. Les problématiques des *Réflexions* et des *Damnés* sont identiques : déterminer les conditions d'auto-libération, ici des colonisés, là du prolétariat. L'instrument d'analyse est commun : le marxisme. Dans les deux cas, le recours à la violence est inéluctable. La violence du capitalisme et de la colonisation est première. La différence quasi-ontologique entre le colonisateur et le colonisé, la démarcation infranchissable de leurs territoires nécessitent l'emploi d'intermédiaires brutaux (fonctionnaires, gendarmes, soldats) qui ne sont pas sans rappeler les contremaîtres des mines et leur rôle disciplinaire.

> « L'intermédiaire porte la violence dans les maisons et dans les cerveaux du colonisé. »

La violence est « atmosphérique ». Syndicalistes soréliens et colonisés doivent se défendre contre l'intellectuel bourgeois ou colonisé, et le chef de parti politique (socialiste pour Sorel, nationaliste pour Fanon), électoraliste et creux.

Sorel et Fanon affirment une même vision dichotomique de la société et la lutte à mort des deux protagonistes sans médiation possible. Le prolétaire et le colonisé sont marqués d'infériorité sociale, voire génétique. Le prolétaire riposte physiquement. Le colonisé subit. Les deux auteurs reconnaissent que les répressions dynamisent le processus révolutionnaire.[87] Ils établissent un lien entre catharsis et violence : Sorel, moraliste, conscient d'une sauvagerie possible, propose une voie de sublimation. Fanon, psychiatre, constate qu'elle « désintoxique le colonisé ». Tous deux reconnaissent sa valeur de « détente musculaire » et de libération psychique (effacement du complexe d'infériorité). Sorel enracine la légitimité de la violence dans les strates historiques de la culture européenne : couches gréco-romaine et judéo-chrétienne, souvenirs révolutionnaires et légende impériale fournissent un répertoire d'exemples, d'actions et de mythes. Fanon renvoie à une culture magique : il situe la matrice d'action dans un univers onirique[88] : rêves, danses, transes, possessions, croyances aux forces occultes omniprésentes (zombies). L'univers onirique est à la fois clinique réparatrice de la brutalité physique coloniale, inhibition de la vengeance, retour à la patrie des ancêtres, conservation de soi. L'imaginaire d'une histoire fantasmée remplit, dans le prolétariat, les fonctions oniriques de la magie chez les colonisés. Les deux auteurs reconnaissent

83. Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 630.

84. Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, préface de Jean-Paul Sartre, Maspéro, 1961. La préface, sur laquelle F. Fanon ne s'est pas exprimé, a parfois regrettablement éclipsé l'ouvrage. Il y a entre la préface et l'ouvrage plus qu'une dissonance, une bitonalité.

85. Frantz Fanon (1925-1961). Né à Fort-de-France (Martinique), engagé volontaire dans l'Armée française de la Libération (1943), fait des études de psychiatrie à Lyon, parallèlement suit des cours de philosophie (Merleau-Ponty). Stage à Saint-Alban (1951), hôpital psychiatrique de la Lozère, en Margeride. Rencontre François Tosquelles, psychiatre novateur. Saint-Alban est un lieu emblématique par les méthodes de psychiatres décidés à transformer l'asile et la vie des patients : pharmacologie de pointe et techniques comportementales (ergothérapie, socialthérapie) mises en œuvre par Tosquelles, Balvet, Bonnafé… Saint-Alban est un lieu de résistance et d'accueil. Ont notamment transité par Saint-Alban, Eluard et sa femme, Tristan Tzara, André Breton. S'y sont formés notamment le philosophe-médecin Georges Canguilhem, et le médecin-philosophe F. Fanon. Nommé en Algérie (1954), Fanon se heurte à la doctrine psychiatrique officielle, le « primitivisme », qui considère les autochtones comme des « primitifs ». Il rejoint le FLN. Meurt d'une leucémie en 1961.

86. François Tosquelles (1912-1994), d'origine catalane espagnole, antifranquiste, communiste, réfugié en France. Renouvelle le regard sur la folie et l'institution psychiatrique par la socialisation des patients et la création artistique. Rejoint le point de vue d'André Breton et des surréalistes sur la créativité de l'inconscient. Même point de vue chez le docteur Ferdière à Rodez où est hospitalisé Antonin Artaud. Tosquelles, Bonnafé, Basaglia, Laing, Cooper sont à l'origine du mouvement de « désinstitutionnalisation psychiatrique » ou « antipsychiatrie ».

87. F. Fanon, *op. cit.* : « Les répressions, loin de briser l'élan, scandent les progrès de la conscience nationale. »

88. Voir le court métrage de Jean Rouch (30 minutes), *Les maîtres fous du Nigéria* (1950). À noter que le mouvement surréaliste a prétendu subvertir la réalité par le rêve, et a porté un message anticolonialiste comme en témoigne cet extrait de la *Lettre à Paul Claudel, Ambassadeur de France au Japon*, (1er juillet 1923), cosignée notamment par Breton, Aragon, Eluard : « Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine et nous appelons cette destruction comme l'état de choses le moins inacceptable pour l'esprit. […] Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de ce qui est français, en paroles et en action. »

la difficulté de passer du fantasme à l'acte, de réorienter la violence[89], pour Sorel vers un futur eschatologique, pour Fanon dans un présent incertain.

Malgré des différences irréductibles liées à la personnalité et à la culture des auteurs, au style, au contexte littéraire, social, historique, on retrouve dans *Les Damnés de la terre* une dynamique et des aspects structuraux qui les inscrivent dans la filiation directe des *Réflexions*.

***

La recherche érudite, initiée depuis 1980, la publication d'inédits, ont considérablement refroidi l'incandescence des passions partisanes, ouvert la possibilité d'une appréciation sereine et d'une calme conversation, et restitué à Sorel des dimensions normales. Nous convenons sans peine que le mythe sorélien est bien imparfait, que sa distinction avec l'utopie ne manque pas d'arbitraire, que la grève générale hypostasiée en mythe évoque un contenu psychique plus proche du traumatisme que de l'intuition bergsonienne, que son livre fourmille de remarques centrifuges glissant à la surface d'un socle de culture impressionnant et inaccessible, que son style manque de grâce, que ses provocations et paradoxes se plaisent à donner facilement raison à ses détracteurs, que la marche de son raisonnement égare plus d'une fois son lecteur.

Mais, lorsque sont publiées les *Réflexions*, tout paraît calme ; Rome est encore dans Rome, de même que Berlin dans Berlin, et Moscou dans Moscou ; l'ombre du Minotaure n'a pas encore recouvert l'Europe de sa nuit ; rien ne laisse pressentir le vulcanisme éruptif des tyrannies de masse. Les *Réflexions* ne sont pas le premier fruit vénéneux de l'arbre du Mal européen grandi au XX^{e} siècle, mais le dernier fruit de l'arbre proudhonien, mûri au soleil de la Justice. Lecteur de l'*Histoire du peuple d'Israël* de Renan, Sorel sait que la fonction du prophète n'est pas de prédire l'avenir, mais de déchiffrer le présent. Prophète laïc et athée, Sorel se lamente sur la cité au bord de l'abîme. Il dénonce sans relâche la férocité, la cupidité, la ruse. Il maudit un monde impitoyable aux faibles. Son livre est un livre de rencontre et de hasard auquel deux jeunes mécènes ont assuré la notoriété. Sa force tient à sa puissance de refoulement, au sens psychanalytique. Sous couvert de mythe, l'auteur a peut-être écrit un livre de l'enfance, sûrement un livre de nostalgie. Le Dieu de la cité s'est retiré, la religion n'est que superstition ou ignorance. L'utilitarisme a remplacé l'honneur qui réglait les rapports sociaux. La valeur militaire s'est corrompue dans le déshonneur de la défaite, les guerres coloniales prédatrices et le maintien de l'ordre intérieur. Le travail s'est dégradé en esclavage.

Comment recouvrer la grandeur ? Par le travail, le sens du sacrifice, la pauvreté, l'abnégation. Ces vertus il les voit réalisées par des syndicalistes persécutés, Allemane déporté en Guyane, Pelloutier mort prématurément de maladie et d'épuisement, Griffuelhes piégé par le pouvoir et calomnié par les siens, et tous les anonymes chevaliers errants de « l'épopée des grèves ». C'est à ces vaincus que sont dédiées les *Réflexions*. Érasme avait écrit un « enchiridion militis christiani », un manuel du chevalier chrétien. « Enchiridion » désigne un objet qu'on peut tenir dans la main, livre ou poignard. Sorel remet à quelques-uns, au petit nombre des syndicalistes d'obédience proudhonienne et cégétiste, le bréviaire qui soutiendra leur courage dans l'attente du libre surgissement du « kaïros », le moment favorable, l'instant bergsonien, qui brisera d'un coup la durée homogène et mécanique du « chronos ».

Sorel commence une méditation sur la fin de l'honneur humain dont la nostalgie hantera la première moitié du siècle : nuit des *Grands cimetières sous la lune*[90], agonie du Maître de Santiago[91], mort des Conquérants[92].

***

Mais il serait partial, et même faux, de réduire les *Réflexions* à un exercice de délectation morose ou de nostalgie. Leur proximité avec *Les Damnés* révèle ce qu'elles portent d'universel : l'appel à la justice du faible contre le fort. Mythe ou utopie, cet appel se répercute dans *Le Principe Espérance* (1954-1959) d'Ernst Bloch, la *Théologie de l'Espérance* (1970) de Jürgen Moltmann, *Le principe Responsabilité*[93] (1979) de Hans Jonas, les multiples théologies de la libération qui ont fleuri, sous les pires des dictatures, en Amérique latine, et jusque dans la visée éthique de Paul Ricoeur :

> « Une vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes. »

Albert ANOUILH

---

89. F. Fanon, *op. cit.*, p. 64 : « Alors que [la violence] se complaisait dans les mythes et qu'elle s'ingéniait à découvrir des occasions de suicide collectif, voici que des conditions nouvelles vont lui permettre de changer d'orientation. »

90. Pamphlet de Bernanos (1938) témoin des exactions franquistes dans son lieu de résidence d'alors, Palma de Majorque. Il dénonce les « imbéciles », les « bien-pensants », l'idolâtrie de l'ordre, et « l'ignoble prestige de l'argent ».

91. *Le Maître de Santiago*, pièce de Montherlant (1948) qui met en scène un vieux chevalier pressé par son entourage de faire fortune aux Amériques pour redorer le blason de son ordre. « Le Nouveau-Monde pourrit tout ce qu'il touche. Et l'horrible maladie que nos compatriotes ramènent de là-bas n'est que le symbole de cette pourriture. » - « Seul est essentiel ou plutôt seul est réel ce qui se passe à l'intérieur de l'âme. » Sous le classicisme de la pièce, apparaît l'anticolonialisme de l'auteur.

92. *Les Conquérants*, roman de Malraux (1928). La première phrase : « 25 juin. La grève générale est décrétée à Canton. » Malraux évoque un type de héros communistes en qui s'unissent la culture, l'aptitude à l'action, et la lucidité, « valeurs indirectement liées à l'Europe d'alors ».

93. Contient une importante confrontation du principe de responsabilité et de l'utopie. Sur l'utopie voir aussi Paul Ricœur, *Idéologie et utopie.*

Retrouvez en ligne la *Lettre d'information* n° 37
« Gorges Sorel ou le solidarisme vu d'en face (1e partie) »

et toutes les *Lettres d'information* du Comité régional d'histoire
de la Sécurité sociale Occitanie-Pyrénées-Méditerranée :

notamment les études d'Albert Anouilh : *Lettres* n° 25, 28, 29, 34, 37

http://www.histoiresecuoccitanie.fr/lettres-d-information

ou flashez l'adresse avec votre smartphone

Éditeur : Comité régional d'histoire de la Sécurité Sociale Occitanie-Pyrénées-Méditerranée
près la Carsat Midi-Pyrénées, 2 rue Georges Vivent, 31065 Toulouse Cedex
Directeur de la publication : Michel Lages. Mise en page : Armelle Touyarot
Impression : Carsat Midi-Pyrénées
N° ISSN 1967-7677 date de parution et de dépôt légal : juin 2025